



"Devant les perspectives terrifiantes qui s'ouvrent à l'humanité, nous apercevons encore mieux que la paix est le seul combat qui vaille d'être mené. Ce n'est plus une prière, mais un ordre qui doit monter des peuples vers les gouvernements, l'ordre de choisir définitivement entre l'enfer et la raison."

Albert Camus - Combat, éditorial du 8 août 1945

Vivre Ici



LE JOURNAL DE LA MONTAGNE

Meilleurs voeux 2024

Cultivons la paix !

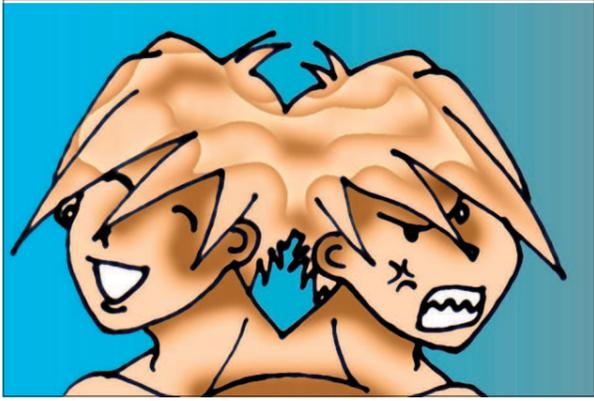
SOMMAIRE

HUMEUR :	p. 2
Le bec écorché ou l'histoire d'un canard déplumé.	
LE MENINGEOSCOPE	p. 2-3
FENETRE SUR L'ART	p. 4-5
Regard sur le Street Art : Gérard Zlotykamien	
PORTRAIT	p. 6
Habiller la Mariée... L'autre facette d'Auriane	
LA PAROLE AUX ASSOCIATIONS	p. 7
Opération <i>Pierres et Terroir</i> très réussie à Giey sur Aujon	
ECONOMIE SOCIALE ET SOLIDAIRE	p. 8
La Régie Rurale dans une autre dimension !	
VOYAGER & DECOUVRIR	p. 9
Un agréable et enrichissant séjour en Auvergne pour le Cercle de l'Amitié de Longeau	
A LA RECHERCHE DE NOS RACINES	p. 10-11
Un voyage de Langres à Vivey en 1857	
JEUX D'ÉCRITURE : A quel prix	p. 11

Les pages enfants

Arcimboldo à Vaillant	p. 12
Plantation de graines d'automne	p. 12
Notre potager	p. 12
Une semaine en forêt	p. 13
Visite du sous-sol de la piscine Aqualangres	p. 14
Rando sciences à Saint-Loup	p. 15
Vive le rugby à Esnoms !	p. 16
Du judo à l'école de Cusey	p. 17
Sport et handicap	p. 18-19
Le spectacle Pittocha à la Maison de Courcelles	p. 19

A LA RECHERCHE DE NOS RACINES	
Les souvenirs de Daniel Girardot	p. 20-21-22-23
L'ÉVÉNEMENT CULTUREL	p. 24
Festival Tinta'Mars en Pays de Langres	



Le bec écorché ou l'histoire d'un canard déplumé.

Il y a tant de mots perdus qui dorment entre les pages des journaux oubliés ! Il y a de phrases non lues qui se disloquent aux vents de la nostalgie ! Il y a des voix égarées qui disent encore, par le texte ou le poème, la simple joie de Vivre Ici... Il y a des exemplaires un peu jaunis du « *Journal de la Montagne* » au fond des placards, qui parfois pendent des étagères, comme autant d'étendards glorifiant la liberté d'écrire, de rêver et d'espérer ! Mais le temps qui court de plus en plus vite, nous arrache à l'essentiel. Et le chahut des voix indistinctes nourrit la cacophonie des discours, harangues, proclamations, promesses, mensonges. Voici, la République de la dégoisade burlesque. Que répondre à l'injure, à la médisance, à la bêtise, au vide quand nos paroles s'envolent aussitôt prononcées ? Emportés que nous sommes dans le charivari contemporain !

Vivre Ici c'est le luxe de la durée, le confort de la lecture apaisée, le plaisir de retrouver des voix proches et paisibles. Le génie d'un territoire étalé à pleines pages : textes et créations des enfants. sagas familiales, présentation d'événements locaux etc... le Tout assaisonné d'une pincée de sel et d'une pointe d'esprit. Quelque chose qui respire, qui nous rende plus proche des êtres, « *qui donne aux choses l'air d'être réelles* »⁽¹⁾ Quelque chose qui entre ses pages réchauffait un espoir et nourrissait une belle utopie !

Vivre ici, c'était cela et plus encore. Mais le temps imparfait indique que la belle aventure prendra fin avec le numéro 150. Décision entérinée par le dernier Conseil d'Administration. La diffusion du journal a considérablement baissé. Les coûts d'impression ont augmenté. Mais le travail des bénévoles est resté le même : collation des textes, mise en page, relations avec l'imprimerie, envoi et gestion des abonnements etc... Un choix s'imposait !

Une belle aventure : notre beau territoire méritait bien un journal. Mais d'autres médias plus... commerciaux et se parent de mille feux pour une Belle Illusion !

La presse est en déclin (sauf peut-être la presse hyper-spécialisée) Regardons fulgurer les comètes au ciel incertain et tirons... des plans.

Michel Gousset

(1) D'après Angélica Liddell (L'année de Richard)

Le méningeoscope

Lisons

Merci de changer de métier : petit livre avec de grandes idées et signal d'alerte envoyé à celles et à ceux qui robotisent le monde ! Une invitation pressante à reconsidérer la place des machines (au coût écologique et social délirant) dans la société. Un ingénieur de haut niveau ne serait-il qu'une personne qui produit quelque chose sans se préoccuper des conséquences de ce qu'il produit ? Cet appel à plus de conscience prend la forme de lettres que l'auteur a adressées à des directeurs de recherche et à des spécialistes des technologies les plus avancées. En bonus, on retrouve la lettre que Norbert Wiener (fondateur de la cybernétique et créateur du concept de "feedback") à Walter Reuther (président du principal syndicat américain de l'industrie automobile en... 1949) dont nous extrayons cette phrase : « *Toute main d'œuvre, dès lors qu'elle est mise en concurrence avec un esclave, que l'esclave soit humain ou mécanique, doit accepter les conditions de travail de l'esclave.* » C'est une tentative originale de se faire entendre de l'Autre (à fortiori s'il est plus puissant que nous : un appel à une décence commune. Certaines lettres n'ont jamais obtenu de réponse...

Lettres aux humains qui robotisent le monde

MERCI DE CHANGER DE METIER

de Célia Izoard

Editions de la dernière lettre



Femme attaquées, dupées, manipulées, forcées, abusées, blessées ou tuées. On leur disait à mi-voix : « *Ne vous laissez pas emberlificoter* » fragiles voiles rhétoriques qui ne nomment pas

les faits. Paroles refoulées pour ne pas dire l'inacceptable !

« *Quand la violence devient abstraite, quand il n'y a pour la définir ni descriptions justes ni même de termes concrets, elle demeure inimaginable, invraisemblable, intouchable.* »

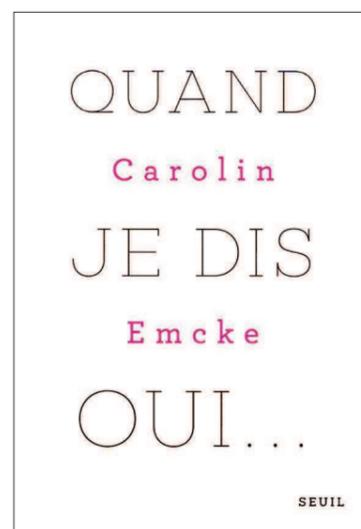
Et au lieu de réprimer l'acte, on réprime la parole qui le recouvre. Portes ouvertes à toutes les humiliations et dominations. Les médias d'aujourd'hui relatent les blessures faites aux femmes. Pour désamorcer ce Pouvoir vertical répressif, capable d'écorcher des vies, d'aveugler, et de gifler la Beauté, les mots seront-ils suffisants pour dominer le Mal ?

Carolin Emcke dénonce l'absurde présumé : trouver normal que des êtres ne se déplacent jamais sans ressentir la crainte, partout et en tout lieu, d'être l'objet d'UN autre. D'où l'urgence de briser - ensemble - les structures qui facilitent la violence et l'exploitation. D'épurer nos consciences et de trouver les mots guérisseurs.

QUAND JE DIS OUI...

Carolin Emcke

Editions du Seuil



« *Les mots qui coulent de l'autre archétypielle Comme un chemin parallèle M'enivrent et me saoulent d'une vague jumelle, Comme un chimérique miel.* »

S'il est un farouche amoureux des mots, c'est bien Stéphane Maillard !

Trop de mots en effet « *se meuvent en détresse de se dire* » Ce poète-là joue avec l'ombre et avec la lumière et joue en toute inconscience avec la vie et avec la mort.



D'une rare indépendance d'esprit,

n'est-il pas sur la piste du verbe sacré ?

Une lecture réconfortante et exigeante qui tranche avec les facilités contemporaines. Mais le plus important n'est-il pas de lire entre les lignes ?

MOTS dits

Stéphane Maillard

Editions de saint-Amans

Notre monde se serait-il spirituellement asséché, empêtré dans des rites désormais incompris voire rejetés et des dogmes stériles ? Une nouvelle exigence s'impose : penser le monde autrement qu'à travers les algorithmes, les statistiques, les chiffres et les machines ! Aujourd'hui, par tous ses pores, la société à bout de rêve et traversée par la peur réclame un nouvel élan spirituel. Le sacré revient. Le sacré laïc qui est d'abord le lien retrouvé avec la nature, une osmose fragile qui nous instruit, nous nourrit et nous libère. L'accueil d'un « *sentiment universel* » et fécond que l'on peut éprouver devant la beauté du monde. Une sensibilité aux harmonies multiples, une générosité et une attention pour toute forme de vie. Le sacré n'est-il pas la reconnaissance du Vivant dans toute sa magnificence ? Le chemin passe par l'expérience intérieure, par l'attention portée à l'Autre, par le silence, loin du brouhaha du monde d'aujourd'hui et des brouillards idéologiques qui nous entraînent vers la violence et le rejet des humanismes.

L'auteur plaide pour « *un sacré revigoré* » car nous ne pouvons pas VIVRE sans sacré. Elle nous décrit son chemin et fustige au passage le transhumanisme (et le rêve d'un homme augmenté)



qui, selon elle est le meilleur moyen de mourir à la Vie. Mais à chacun sa route. Celle de Sonia pourra paraître un peu étrange mais son combat est aussi un combat pour la liberté !

Sonia MABROUK.
Reconquérir le sacré
L'Observatoire

La Raison
c'est la folie du plus fort.
La raison du moins fort
c'est la folie.
Ionesco

Est-ce l'histoire d'un vieux fou « *Ils disent que j'ai perdu la raison, ils me montrent du doigt* » ou le récit d'un grand sage installé seul dans sa barque qui glisse sur le lac artificiel el-Assad créé en 1973 pour la gloire d'un dirigeant et qui a entraîné le déplacement de 11000 familles ? C'est l'histoire de Mahmoud Elmachi qui rêve, qui rame et qui plonge. A la pêche aux souvenirs, aux images de sa jeunesse, aux visages des femmes aimées. Il lui faut bien oublier le bruit des armes qui crépitent sans répit et le délitement de son beau pays : La Syrie ou « *la beauté est détruite par la peur* » Evocation puissante de cette terre magique où un tyran (fils de tyran) plonge son peuple dans la violence et assèche tous les rêves. Est-ce parce que « *les monstres naissent la nuit* » que Mahmoud se nourrit de souvenirs gonflés comme un fruit mûr et s'abreuve de lumière ?

Ce long récit-poème s'apprécie un peu plus à chaque page et distille un alcool insidieux qui ravit le cœur mais bouscule les consciences. Il permet aussi de comprendre un peu mieux

les drames qui ravagent cette partie du monde. Un chef d'œuvre !

Mahmoud
ou la montée des eaux.
Antoine Wauters
Chez Folio.



=> Cet ouvrage rappellera le livre de Tahar Ben Jelloun : Moha le fou Moha le sage (Collection Points)

Quand la liberté
s'ensauvage !

Un canoë d'aluminium et de polyéthylène pour 150 euros avec les rames. Une belle affaire d'autant plus que l'embarcation avait appartenu à Véronique Sanson. C'est ainsi que trois amis décidèrent de s'embarquer à Paris pour rejoindre la mer à la rame « *mettant en échec la solitude et la morosité, le défaitisme et la morosité* » Il faut dire que les préparatifs furent succincts et que l'hilarité l'emporta souvent sur la raison. Une belle insouciance, une imprévoyance magistrale et un air de liberté qui rappellera à certains l'atmosphère un peu anarchisante et la frivolité des années 70 ! On s'amuse, on rit : ce livre vaut tous les antidépresseurs ! Au fil de l'eau (et des chavirements) on découvre « *le peuple des berges* » et on fait connaissance avec ces îles mystérieuses qui émergent ça et là avec leurs occupants surgis d'un autre monde... Personnages interlopes et accueillants qui manient avec la même virtuosité la bouteille et la langue française et poursuivent de leurs gros yeux « *enseignés* » des rêves fabuleux. Et puis on rencontrera Sylvain Tesson, venu

ravitainer l'équipage, le fabuleux Monsieur Maillard, Johnny, arroseur à rosé et tant d'autres. Bref une aventure à La Blondin qui vous fera oublier les grisailles quotidiennes. Un régal !

ROMAN FLEUVE
de PHILIBERT HUMM
Edition Equateurs
Prix Interallié



Demandez la Haute-Marne !

Venus du fin fond des siècles, les almanachs ont traversé les périodes gaies comme celles, beaucoup plus tristes, faisant ainsi l'Histoire des Hommes. Toujours pareils mais jamais les mêmes, ils sont le reflet d'une vie, d'un thème, d'une région... d'un département. Et justement, depuis quelques semaines la Haute-Marne a SON almanach.

Une initiative dûe, entre autre, à l'expérience et à la passion de Valérie Sarrey et Philippe Nolot. Qui n'a pas eu, au moins une fois, entre ses mains l'un des somptueux et fort joliment illustrés ouvrages édités par la maison Castor et Pollux ? Ainsi, s'appuyant sur ces années de rencontres, de dialogues, de moments partagés avec nombre de haut-marnais, les deux compères se sont attelés à la réalisation de cet "Almanach perpétuel de la Haute-Marne". Oh! Pas tout seuls ! En effet, l'attrait de cet ouvrage réside dans la diversité de ses contributeurs. Certains évidents, d'autres surprenants... ou plus inattendus. Chacun à leur manière ils ont "croqué" un pan du département, une parcelle de son histoire, une vision de ses paysages, un récit de sa vie !

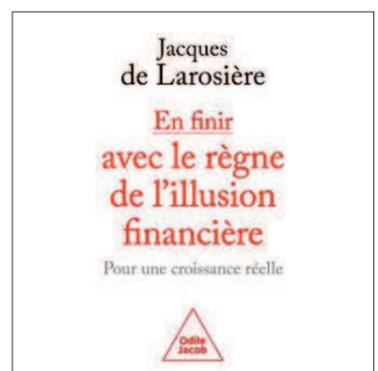
Des paysages,
des hommes, des histoires...
Plus de deux pages au fil

CHIFFRES EN MAIN
(qui tremblera sans
doute un peu)

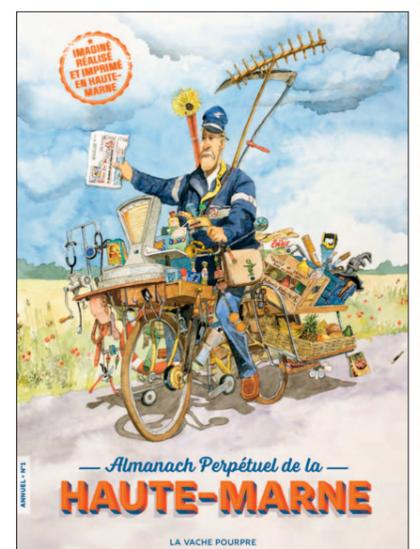
Jacques de Larosière a dirigé le FMI puis fut gouverneur de la Banque de France. En financier averti, il affirme « *qu'il est temps de mettre fin au règne de l'illusion et de remettre en valeur les ressorts économiques fondamentaux sans les quels il ne peut y avoir de vraie croissance* » et critique sévèrement « *les contes de fées qui ont guidé l'action des banques centrales au cours des dernières décennies* » Il rappelle que la dette globale du monde a atteint un record historique soit plus de 300 trillions de dollars (ne pas oublier les zéros) et qu'il faut s'adapter vite aux nouvelles réalités. Il est urgent de redonner le goût de l'effort, de rémunérer comme il se doit le travail et l'épargne

et de redonner un sens à la solidarité. Ce petit livre parle aussi d'inflation, d'endettement de taux d'intérêt. Le tout expliqué clairement avec de nombreux graphiques. Une lecture utile voire nécessaire car un jour bientôt (?) la réalité finira par s'imposer et sonnera la fin de la récréation. Mais les sifflets avertisseurs n'ont-ils pas déjà retenti ici ou là ?

En finir avec le règne
de l'illusion financière
Jacques de Larosière
Chez Odile Jacob



Michel Gousset



consacriens, en 2010. Plaisir suprême, son "multi facteur" brandit fièrement l'une de nos publications. A l'heure où se pose la question de la survie de Vivre ici... ça fait du bien ! 100% Made in Haute-Marne, de la conception à l'impression, cet almanach est bien évidemment structuré comme ses semblables, par mois, mais il est tellement plus agréable de le parcourir de manière aléatoire. Une lecture d'autant plus aisée que les articles sont courts, clairs, succincts... et fort enrichissants. Un ouvrage qui trouvera donc aisément sa place sur la table de chevet... ou dans tout autre endroit plus isolé de la demeure!

JCC

Regard sur le street art

Focus 4

Bigre !! De longs mois ont déjà passé depuis mes dernières jacasseries dans ces pages ! Vil manquement qu'il me faut corriger. Permettez-moi de revenir en arrière... dans vos numéros 141 et 142, je vous proposais de nous attarder sur des petites histoires individuelles ou partagées, des bribes d'existences dont se font l'écho des performeurs, sculpteurs de la condition humaine : l'espagnol Isaac Cordal, l'étasunien Mark Jenkins, l'italien Biancoshock, pour ne citer qu'eux (pour qui, je dois bien l'avouer, je nourris une grande admiration, tant leurs travaux me prennent aux tripes ! ...). Sensibles, leurs oeuvres sont des cris, un appel à l'aide, un hurlement dans le flot médiocre d'une société omphaloscope à la dérive. Une manière aussi d'interroger notre histoire commune et le regard que nous portons sur autrui.

Parce que politique par nature, je vous le disais (n° 141), l'art urbain a toujours su, au cours de ses six décennies d'existence, se faire l'écho puissant des aspirations sociales, et, tout à la fois, le support et l'outil d'une mémoire collective, l'oeil introspectif sur notre passé, nos agissements présents et la manière dont ceux-ci façonnent notre avenir.

Ce cadre d'une grande enseigne parisienne en avait-il déjà conscience lorsqu'en 1963 il investit, le premier, les rues de la capitale ? ...

Gérard Zlotykamien

Ce n'est pas le plus pur des hasards qui a conduit le jeune Gérard Zlotykamien à s'approprier la rue, en faire son exutoire. C'est plutôt, d'une part, un constat, celui que le monde institutionnel de l'art n'était pas disposé à l'entendre, et d'autre part cette lente accumulation d'émotions bientôt changées en colère sourde, maîtrisée, et qui a su s'incarner en une

oeuvre des plus saisissantes ; magistral !

Celui que l'on surnomme Zloty est né juif à Paris, en avril 1940. L'ensemble de sa famille est déporté, beaucoup sont tués. Ses parents parviendront toutefois à en réchapper. Mais pendant ses toutes premières années, il est confié à une autre famille, qui ne lui apporte rien



Gérard Zlotykamien, Paris, 2019.

Photographie généreusement transmise par la galerie Mathgoth à l'occasion de la démarche «Langres 2020 & l'art urbain».



Gérard Zlotykamien 13 rue Condorcet à Paris, 1984.



Gérard Zlotykamien, Paris, 2003.

La toute première des compositions sur Le M.U.R. Oberkampf a été réalisée par Zloty.

si ce n'est davantage de souffrance, qui le prive d'enfance. Lorsqu'il rejoint les siens, il est ce petit garçon triste qui ne trouve l'apaisement que dans le dessin et, bientôt, la pratique du judo, que lui enseigne au milieu des années 1950 celui qui deviendra un ami cher, et sincère : un certain Yves Klein.

Malgré les douze ans qui les séparent, les deux hommes entretiennent une passion commune pour les expérimentations surréalistes du début du siècle. Zlotykamien se nourrit alors des textes d'André Breton, des travaux de Max Ernst, il s'intéresse

au traitement des formes façon Alexandre Calder, aux oeuvres du très polyvalent Joan Miró. Il est, comme d'autres avant lui, curieux des arts d'Afrique, de masques rituels et tribaux, ainsi que d'une figuration dite naïve.

En 1963, au sein du groupe L'Abattoir et aux côtés de cinq autres artistes, comme lui révoltés et fervents adversaires du totalitarisme, Gérard Zlotykamien participe à la Biennale de Paris. L'un de ses compagnons, l'espagnol Eduardo Arroyo, y expose un polyptique figurant les portraits allégoriques de

Quatre dictateurs éventrés, parmi lesquels Francisco Franco (Espagne) et António de Oliveira Salazar (Portugal), alors toujours vivants. Dépeints par les instruments de leurs crimes, ils ne présentent aucune caractéristique physique permettant de les identifier. Seuls les drapeaux en arrière-plan invitent à la déduction. Craignant l'incident diplomatique, et sous la pression de l'ambassade d'Espagne, André Malraux, président de la Biennale, censure : les oeuvres sont partiellement couvertes, leur sens s'évanouit totalement. Bien que la pièce présentée par Zlotyka-



© Jérôme Coumet (Maire du 13e arrondissement de Paris)

Valentin Pichon et Gérard Zlotykamien, Paris, 2019.

mien, *Ronde macabre*, acquise par l'État, reçoive pour sa part un accueil des plus enthousiastes, les critiques touchant son groupe lui font prendre conscience que là n'est pas sa place : l'institution ne saurait le comprendre et comprendre cette rage qui ronge les enfants de la guerre ; il ne saurait quant à lui pleinement s'adresser aux gens à travers elle.

Fin 1963 : la rue est à lui, et à lui seul.

Les rares interventions dans l'espace urbain étaient signées Daniel Buren ou Jacques Villeglé et se faisaient par pose ou laceration d'affiches. Zloty, vif comme un escrimeur, préfère s'armer, tantôt, d'un outil nouveau, la bombe aérosol, tantôt, d'un outil curieux, la poire à lavement. Celle-ci -

plus accessible dans ces années que la bombe et d'abord utilisée pour retirer par aspiration le trop d'eau rendu par les techniques aquarelles -, lui permet de projeter encre et peinture en un geste soudain, plus ou moins fin qu'il fasse usage de la canule ou non, mais néanmoins toujours précis. La bombe aérosol lui permet elle aussi cette rapidité, cette agilité par ailleurs acquise par sa pratique du judo et utile lorsque l'on souhaite échapper aux forces de l'ordre (ce qui ne le protégera pour autant pas de quelques gardes à vue, ni ne l'empêchera de passer devant les tribunaux)... Peu encombrante, la bombe se range aisément dans une mallette ; ajouter à cela la cravate, le complet brun ou gris, et l'illusion est quasi parfaite !

Le jour employé de commerce, il consacre ses nuits à peupler les murs parisiens de figures souvent rendues au moyen d'un épais trait noir et continu. De ses *Personnages disparus*, puis de ses *Éphémères*, la couleur est presque systématiquement absente. Ils sont de lignes, sinueuses, tortueuses et torturées, noires, agrémentées de quelques cercles, le tout bien souvent en un geste unique, une longue pression sur la bombe, une grande proximité avec le support... à bout portant ! Mauvaises langues ou détracteurs pourraient y voir de simples tags, sans raisons, sans fondements. Ce serait nier l'essentiel, réfuter la quintessence. Individus désintégrés, ils transcrivent et proposent une réflexion sur la fragilité de l'être et la violence à la-

quelle il s'adonne. Ils sont les traces de victimes d'Auschwitz, d'Hiroshima. Ils restent les résidents de Marioupol, les enfants de Gaza. Ils sont un cri dans la ville. Peintures parfois dégoûlantes : ce sont des larmes ; blessées : c'est le sang qui s'écoule ; tordues, désarticulées, meurtries : c'est notre humanité qui s'étiolle devant la monstruosité de nos crimes.

Leur auteur n'est ni un original ni un fou. C'est une personne éprouvée et semblable à de nombreuses autres ; c'est un enfant quelconque d'une France collaborationniste qui arrachait les bébés à leurs familles et promulguait les lois antisémites. C'est un homme qui malgré les épreuves reste droit, digne, debout, une posture qu'il doit en partie aux enseignements de son mentor et ami Klein, et qui ne saurait nier son hypersensibilité, son empathie extrême, la manière dont il ressent et vit chaque nouvelle décharge de violence, chaque guerre, chaque atteinte aux droits fondamentaux et aux personnes, comme un coup de couteau en plein cœur.

L'art urbain, s'étant d'abord révélé en France (n°140), ne peut être qu'intrinsèquement lié à Zloty. En fait, à bien y regarder, l'art urbain, c'est un peu lui : son esprit, sa vivacité, sa précision et son ir-

révérence propice, sa manière de nous toucher. L'artiste n'a rien d'un vandale. Les murs décrépis sont son principal terrain de jeu, les bâtiments désertés, quartiers sinistrés, déchèteries, usines, abattoirs... ces lieux d'où la vie s'en est allée, mais où hurlent encore les fantômes. Ces lieux où réside la mort, insatiable. Ces lieux en attente de mourir. Il affectionne dénicher couvertures et matelas abandonnés, les peupler de ses spectres oubliés, ombre d'un mal qui nous gangrène : égoïsme.

Par souci d'intégrité, celui qui s'était éloigné de toute institution a progressivement acquis notoriété et légitimité. En septembre 2015, il est nommé Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres par la ministre de la Culture et de la Communication Fleur Pellerin. Il est le premier - là encore ! - des artistes urbains à avoir reçu cette distinction.

Puissance, violence, fragilité, Zloty propose une transcription de l'intime, à la portée universelle. Ainsi naquit l'art urbain, d'*Éphémères* devenus immortels.

Nicolas Robert, miniaturiste et graveur langrois du XVIIe siècle, disait «L'art ne fait pas qu'illustrer, il fait vivre.»

Valentin Pichon

J'ai eu la chance d'échanger avec Gérard Zlotykamien lors d'une des précédentes expositions que lui avait consacré la galerie Mathgoth, en 2019. Je m'intéressais bien sûr déjà à son travail, mais n'avais pas encore bien appréhendé toute la force de son oeuvre. L'exposition m'a frappé, mais l'homme plus encore. Pas l'un de ces artistes hautains jugeant avec condescendance et mépris la plèbe se massant pour voir (presque autant qu'être vue devant) leurs créations. Un homme jovial derrière son pull gris, qui venait en ami, qui ne me connaissait pas le moins du monde mais m'a très curieusement et chaleureusement donné le sentiment de porter toute son attention et sa bienveillance à ce jeune passionné d'art urbain, élève de l'institution dont lui avait jadis cherché à s'éloigner. Une phrase m'a marqué, elle en dit beaucoup sur l'homme : « *Moi, je travaille beaucoup mais je ne suis pas un bon artiste. Ce jeune homme-là, me dit-il en saluant Jean Faucheur¹ qui venait d'entrer dans la galerie, lui c'est un vrai et il est bon !* ».

¹ Jean Faucheur, autre précurseur du *street art* en France, ancien du groupe des Frères Ripoulin, est le fondateur de l'association Le M.U.R., à Paris, et préside aujourd'hui la Fédération de l'Art Urbain.



Les Éphémères de Gérard Zlotykamien font le mur au musée des beaux-arts de Rennes. Plus habitué à agir en plein air, sur les palissades de chantier par exemple, Gérard Zlotykamien se retrouve cette fois entre quatre murs. Une grande évasion dans l'histoire de l'art urbain, au fil d'une carrière longue de plus de 60 ans.

Exposition « Tout va disparaître » à Rennes jusqu'au 7 janvier 2024.

Habiller la Mariée... L'autre facette d'Auriane

Auriane Chané, qui ne la connaît pas dans le sud haut-marnais? En tout cas, ceux qui fréquentent, de près ou de loin, l'Association La Montagne, en ont forcément entendu parlé, l'ont sans doute croisée... Mais loin des rives du lac de la Vingeanne, que fait Auriane?

Néanmoins, il est cependant opportun de broser le portrait de sa facette "Montagne". En effet, depuis de nombreuses années, dès que le printemps paraît, son nom commence à circuler parmi les organisateurs qui se penchent sur la programmation des vacances d'été. Et plus encore lorsqu'ils peaufinent le camp théâtre... car elle en est la responsable. Quinze jours durant, elle gère ce qui s'apparente un peu à une colonie de vacances, mais avec option théâtre.

Du fameux camp théâtre...

Déjà cinq éditions d'un stage qui grandit d'année en année. Près d'une trentaine d'enfants et d'adolescents, venant d'horizons et de régions divers, se retrouvent autour de leur passion commune, le théâtre. Encadré par deux comédiens professionnels, Laurence Boyenval et Sylvain Marmorat, ils montent de bout en bout une pièce jouée devant un nombreux public, en fin de stage. Comme ce fut encore le cas l'été passé dans le somptueux cadre de l'Escargot de Cohons. Et à chaque instant, souvent un peu en retrait, un regard quasi maternel veille sur ses petits protégés : c'est celui d'Auriane.

Entourée d'une équipe d'animatrices, elle est toujours à

l'écoute, prête à solutionner le moindre petit problème. Il faut dire que plusieurs jours durant, les jeunes vivent vingt-quatre heures sur vingt-quatre ensemble, sous des tentes, et gèrent eux-même l'intendance, participent aux diverses tâches... Un séjour toujours vécu dans la bonne humeur, le matin théâtre et l'après-midi sport, sorties, jeux... D'intenses moments qui font le bonheur de tous!

...à la robe de mariée

Mais hors ces périodes estivales, Auriane vit une autre de ses passions. Et si jusqu'alors elle s'y adonnait de manière épisodique, depuis quelques mois elle en a fait une activité à part entière. Bienvenue dans l'univers de la robe de mariée!

A voir comme ses yeux s'illuminent dès que l'on aborde le sujet, inutile de dire que ce domaine la réjouit. "J'ai quitté mon emploi de salariée il y a quelques mois pour me donner l'opportunité de réaliser mon rêve de créatrice de robes de mariée sur mesure. Et actuellement je suis à fond dans le projet afin de développer mon entreprise", précise-t-elle d'emblée. Il faut dire que le créneau qu'elle a choisi est bien spécifique, bien précis. Il s'agit de robes uniques.. Auriane ne part jamais sur un modèle qui existe déjà.

Relationnel fort

En fait, et comme elle aime le souligner, "la cliente est la co-créatrice de sa propre robe. Je propose en effet de longs échanges sur la forme,



sur les envies, sur le choix des tissus, sur les garnitures éventuelles..." Une première approche qui permet à Auriane de mieux cibler le souhait et de chiffrer le travail à venir.

S'ensuit alors, dans son atelier chaumontais, un travail de dessin, de manière à mieux encore appréhender le rendu final. Des opérations qu'elle réalise avec d'autant plus de facilité et de dextérité que la jeune femme est titulaire d'un diplôme des métiers d'art dans le textile et d'un BTS dans les métiers de la mode et du vêtement, sans oublier une formation complémentaire de patronnière, qui lui a permis de développer les différents types de conceptions artisanales. Le tout ponctué de nombreux stages en entreprises... et notamment chez une créatrice parisienne de robes de mariée : "une expérience qui m'a beaucoup plu, travailler sur des matières et des projets uniques, jamais le même modèle... et surtout l'aspect relationnel et privilégié avec l'encadrement et les clientes", se remémore Auriane. C'est notamment toutes ces valeurs qu'elle insuffle



Des tenues d'exception présentées lors de salons du mariage

dans l'Atelier Anayade, sa toute jeune entreprise.

Dialogue constant

Quant à la conception proprement dite, la créatrice préconise de s'y prendre au moins huit mois avant l'événement. En effet, il nécessite de passer par les diverses étapes que sont la prise des mesures, le moulage, les essayages d'un premier bâti puis avec les tissus définitifs, les ajustements, les finitions... et ceci en respectant un dialogue constant. Des plannings qu'Auriane instaure en raison de ses commandes et de ses besoins en matières premières, toutes issues de l'union européenne si elles ne sont pas disponibles en France (en privilégiant autant que faire se peut l'origine naturelle). Car outre les robes de mariée, elle réalise également celles des demoiselles d'honneur, de la mère de la mariée, des enfants... En effet, "lors de ce moment exceptionnel qu'est le mariage, tout le monde a envie d'être bien habillé" ajoute la jeune femme. Une remarque qui vaut d'ailleurs pour toutes les cérémonies : sorties, cocktails...

Et visiblement, si l'on en juge par la fréquentation de son stand au dernier salon du mariage à Langres, début novembre, mais également et surtout par les commandes déjà programmées pour l'été prochain, il est évident que l'univers et le concept proposé par Auriane plaît. Et comme, par ailleurs, elle a l'animation et le souci de la transmission dans la peau, elle envisage de proposer des stages de création et de couture en direction des enfants, comme elle l'a déjà fait il y a quelques mois sur le site de Simone à Chateaufvillain.

Mais que les mordus de la scène se rassurent, Auriane sera toujours là pour encadrer les prochaines vacances estivales... et notamment le camp théâtre. Elle a d'ores et déjà bloqué le créneau sur son agenda! Car il est évident que de nombreux jeunes sont déjà fort impatients de se retrouver.

JCC

Pratique
Anayade
tél. : 06 31 82 76 36
atelier.anayade@gmail.com



Tout commence par la réalisation de croquis

Opération *Pierres et Terroir* très réussie à Giey sur Aujon

Pour la deuxième fois, après Faverolles, Pierre et Terroir a planté son chapiteau hors de la Communauté de Communes Auberive Vingeanne Montsaugeonnais et, le moins que l'on puisse dire, est que Giey-sur-Aujon a bien fait les choses pour contribuer à sa réussite.

Dans l'écrin de verdure du square de la porcelaine

Celui-ci, à l'entrée venant de Saint-Loup, à l'emplacement de ce qui a constitué le lieu de la célèbre porcelainerie, a fourmillé toute la journée un important public, puisque 240 ouvrages de « *Giey-sur-Aujon, d'hier à aujourd'hui* » ont trouvé preneurs auprès des bénévoles de la Montagne.

Un marché de pays et une exposition de vieilles voitures occupèrent également les visiteurs.

Sous la plume d'une quinzaine d'auteurs, richement illustrée de photos couleurs et noir et blanc, la brochure forme le plus gros volume jamais paru dans ce cadre. Elle aborde l'importance de la forêt, de l'eau, de l'école, du riche patrimoine dont il reste maintes traces, mais aussi elle met en avant de savoureuses anecdotes sur des personnages et des lieux qui ont marqué la bourgade. Sur le coup de midi, sandwiches et plateaux repas ont rassasié les convives.

Un seul couac a terni la séance lorsque l'on s'est aperçu de défauts affectant



Jocelyne Pagani et Marie-Rose Prodhon, sur le stand de La Montagne.

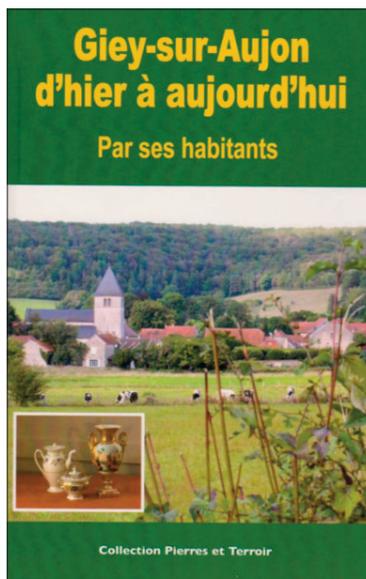
certaines pages de certains livres, erreurs commises par l'imprimeur (qui s'est engagé à reproduire la moitié du stock de livres).

Animations et déambulations dans le village

A la mairie, une très belle exposition a montré la richesse et le savoir-faire de la manufacture de porcelaine dirigée par François Guignet entre 1817 et 1844. Francis Michelot dédicait par ailleurs son livre récent sur ce sujet.

Dans l'église fortifiée, des panneaux explicatifs documentaient les visiteurs sur deux objets restaurés à cette occasion : un christ en croix (probablement les restes d'une poutre de gloire) et les fonds baptismaux.

Puis, la troupe de théâtre d'improvisation les Polygones de Lyon (dont un membre a des attaches ici), interpréta un premier sketch cocasse devant la mairie. Puis, elle conduisit le public à la découverte du pont enjambant l'Aujon sur la route de Bugnières, devant la maison de l'Isle et aux abords du lavoir de la place, toujours avec la même gouaille.



Une journée conviviale



Quelques belles porcelaines



Le village de Giey sur Aujon



Le square de la porcelaine



Yvette Rossigneux, maire de Giey sur Aujon a piloté l'écriture de l'ouvrage.

Un personnage connu pour la présentation de la météo à France 2 (et qui a tenu à écrire dans le fascicule), Patrice Devret, a rappelé à qui voulait l'entendre les bons souvenirs de sa colonie de vacances à Giey, dans les années 1955-57.

Le passage de témoin

Sur le coup de 17 heures, discours et vin d'honneur se passèrent à la salle des fêtes.

Le maire Yvette Rossigneux remercia tous les acteurs de l'opération et passa le flambeau à Jean-Michel Rabiet, maire de Cusey, sur le territoire duquel se passera l'édition 2024. En effet, trois dames, Bénédicte Poinssot, Jacqueline Grenier et Chantal Floriot sont attelées à présenter Percey-sous-Montormentier (commune fusionnée avec Cusey), surtout à partir des nombreux écrits et photos de l'abbé Donnot, qui exerça là une grande partie de son long sacerdoce.

Pour ceux qui désirent acquérir la 27ème édition Pierres et Terroir, s'adresser à La Montagne, à Gilles Goiset, coordonnateur de l'opération, ou dans un certain nombre de librairies au prix de 15 euros.

Gilles Goiset



La Compagnie des Poly'gones a animé le village.

La Régie Rurale dans une autre dimension !

Depuis plus de vingt-cinq ans qu'elle rayonne, dans le domaine de l'insertion, sur le sud du département, la Régie Rurale a connu de nombreuses étapes. Mais celle qu'elle vient tout juste de franchir marquera sans nul doute son histoire. Un événement auquel la direction avait tenu à donner un faste tout particulier, au début du mois de novembre dernier

En effet, ce jour-là il s'agissait d'inaugurer une extension de bâtiment particulièrement attendue par les salariés. Un auvent de quelque 250 m² destiné, pour partie à améliorer les conditions de travail, mais également à abriter une chambre froide de grande dimension. Des équipements notamment nécessités par la mise en culture d'un hectare supplémentaire de maraîchage. Mais pas que ! Car si l'organisme doit, chaque semaine, confectionner plus de trois cents paniers de produits bio pour ses fidèles abonnés, sans compter les livraisons aux collectivités, elle assure désormais O'Local.

Très bons débuts de O'Local

Car il y a plusieurs mois, la Régie s'était vue confier, par le PETR (Pôle d'Equilibre Territorial et Rural), dans le cadre de son Projet Alimentaire Territorial (PAT), une mission de collecte, puis de redistribution, de produits issus d'autres exploitations locales. Une mise en commun de moyens qui sonnait



Le nouvel auvent, un plus pour la logistique

comme une évidence pour la structure qui, chaque jour, sillonne les routes du département pour acheminer sa propre production. Un service déjà fort sollicité par nombre de producteurs qui voient là une belle manière de soulager leurs emplois du temps souvent surchargés. C'est donc ainsi qu'est né ce nouvel outil, baptisé O'Local.

Une sorte de mini plateforme logistique qu'il fallait donc équiper de façon fonctionnelle. Et bien évidemment, devant le bien-fondé d'une telle réalisation, les différents acteurs du territoire n'ont pas manqué de soutenir

la Régie Rurale, notamment au niveau financier. C'est pourquoi la directrice du site, Aline Paindavoine, et son équipe, avaient tenu à organiser une petite réception prouvant, si besoin était, qu'en unissant les idées et les moyens, il est possible de réaliser de grandes choses!

Améliorer les conditions de travail

Un temps fort qui prit une dimension plus importante encore. En effet, parallèlement à cette inauguration, se tenait, sur le site de Vaillant, un important rassemblement d'Agro Tour. Ainsi, sous l'égide de la MSA et de l'ARACT (Agence Régionale pour l'Amélioration des Conditions de Travail), cette réunion de travail avait pour but d'encourager les exploitations et entreprises agricoles à concilier amélioration de la qualité de vie et des conditions de travail et recherche de performance. Tout un ensemble de témoignages, d'ateliers, d'échanges... sur le thème "Savoir optimiser sa chaîne logistique pour faire mieux en peinant moins", ont ponctué cette journée.

Un choix d'autant plus judicieux que l'ARACT vient d'effectuer une importante et fort appréciée intervention sur le site de la Régie Rurale. En effet, Jean-Pierre Joliff, chargé de mission et ergonome, a patiemment observé le fonctionnement de la pré-



Visite des serres en mode hiver

paration et de la confection des paniers bio, de la sortie des serres jusqu'au chargement dans les camions de livraison, avant de proposer des améliorations notables. Et aujourd'hui, c'est un processus de travail particulièrement séduisant qui a été mis en place. La distribution a été repensée, les gestes réétudiés, les déplacements optimisés, la pénibilité amoindrie... rendant ainsi la tâche des salariés plus aisée. Des notions et des principes qui pourront, par la suite, être mis à profit par ces derniers. Car si la production maraîchère est le fer de lance de la Régie, il ne faut pas oublier que sa raison d'être est, avant tout, de remettre ses propres salariés sur le monde de l'emploi.

Une organisation qui a donc séduit les participants à cette journée, pour la plupart venus de structures d'insertions similaires ou d'organismes soucieux de la sécurité et de l'amélioration des conditions de travail. S'ensuivirent bien sûr de fructueux échanges d'idées, de techniques...

Désormais dotée d'un local fonctionnel et adapté à ses besoins, la Régie Rurale va pouvoir mettre à profit la saison hivernale pour peaufiner son installation... et notamment envisager le bardage du bâtiment. Car sur les hauteurs du Plateau, si les légumes poussent au grand air, celui-ci ne manque pas de s'engouffrer sous le tout nouvel auvent !

JCC



Des postes repensés pour optimiser le travail

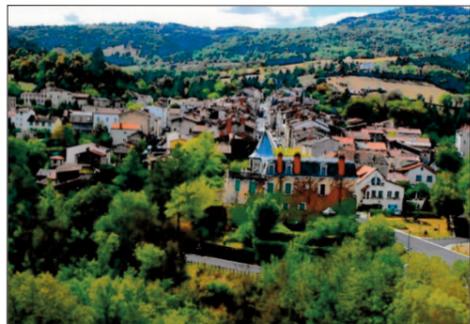


Un partage d'expérience fort bénéfique... ...sous forme de tables rondes



Un agréable et enrichissant séjour en Auvergne pour le Cercle de l'Amitié de Longeau

Du 16 au 23 septembre, 55 personnes âgées, dont une vingtaine aux ressources modestes bénéficiant d'aides de l'ANCV (association nationale des chèques de vacances), ont séjourné dans le village de vacances d'Ardes-sur-Couze, charmant villages autour de son église du XV^{ème} siècle. Malheureusement, Arlette a fait une chute malencontreuse, l'obligeant à un rapatriement sanitaire. Magistralement orchestré par Babette Tournois (et Jean-Pierre Carbillet) et sous la conduite fidèle de Rémi, ce voyage laissera de beaux souvenirs à ceux qui l'ont vécu.



Le groupe devant l'aventure Michelin

Ardes et le Cézallier

Le village vacances d'Ardes (à 600 m d'altitude) a été instruit par une communauté de communes et une association, celle-ci continuant à porter le projet.

Chaque jour, outre les copieux repas, manquant pourtant des spécialités locales et les confortables chambres, des animations ont égayé les participants : film sur la région, quiz, loto, bal, piscine et jeux divers, sans oublier les initiations à la peinture ou la cueillette de plantes locales.

Tout près, un riche parc animalier offre à la vue de tous des lions, des panthères de l'Amour, des hippopotames pygmées, des tatous, des tamarins, des girafes, des guépards du Soudan... dans un cadre vallonné et boisé.

Un périple en car a permis de sillonner le plateau granitique du Cézallier culminant au Signal du Luguet à 1551 m. Entre les monts du Cantal et les monts Dore, surplombant la riche dépression de la Limagne, un vaste plateau bosselé, très sec alors, couvert à l'ère tertiaire de basalte, le Cézallier constitue un vaste domaine de prairies et pour les amateurs, de gentianes.

La tournée des églises romanes

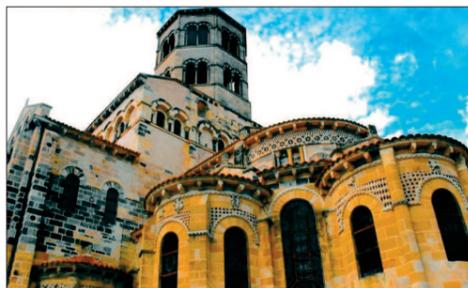
Saint-Nectaire offre une splendide église du XII^{ème} siècle. Des chapiteaux retracent la vie du Christ, les miracles de Saint-Nectaire et des scènes de l'apocalypse.

Saint-Austremoine d'Issoire constitue l'un des fleurons de l'art roman auvergnat avec notamment son che-



vet d'abside et d'absidioles Le chœur se distingue par ses chapiteaux historiés, évoquant notamment le mystère pascal. Une crypte apparaît en sous-sol.

Enfin, Notre Dame du Port à Clermont-Ferrand des XI^{ème} - XII^{ème} siècles couronne ce panorama d'un temps où la foi rayonnait.



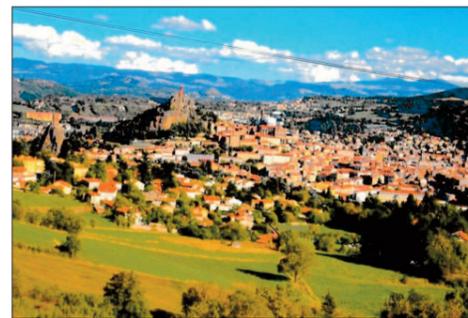
Le chevet et des chapiteaux



Du Puy-en-Velay à Clermont-Ferrand

Dans un site impressionnant de pitons volcaniques, se distinguent le Rocher Corneille qui porte la chapelle Saint-Michel l'Aiguille et la gigantesque statue (16 m de haut) de Notre-Dame de France, bâtie entre 1856 et 1860 à partir de 221 canons saisis en Crimée au siège de Sébastopol. La cathédrale (et son cloître)

perchée sur une hauteur et accessible par quantité de marches que les pèlerins en partance pour Saint-Jacques de Compostelle escaladaient jadis à genoux, renferme la fameuse Vierge noire.



Vue panoramique du Puy en Velay

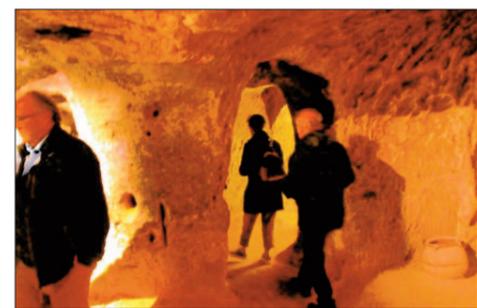
Non loin de là, nous avons visité la fabrique Pagès notamment spécialisée sur les recettes de la verveine du Velay. N'oublions pas non plus les spécialités de dentelles soit manuelles soit mécaniques ou encore la culture de la lentille.

Saint-Nectaire encore se distingue par ses sources pétifiantes à partir



d'un liquide extrait à 50° dans des galeries qui s'écoulent vers des échelles où sont posés des objets qui vont se parer d'une très belle couche blanche.

En bordure de la ville, à Farges, se présentent de curieuses maisons troglodytes, qui ont servi successivement d'habitations, de granges et d'étables et enfin de lieu d'affinage du fameux fromage. Pendant la Révolution, l'abbé Dubois y a caché une précieuse statue. Aujourd'hui, les



normes de sécurité sanitaires interdisent de continuer là l'affinage.

Clermont-Ferrand, capitale de l'Auvergne, patrie de Blaise Pascal et de Vercingétorix (bataille remportée contre César sur le plateau de Gergovie puis défaite finale à Alésia en 52 Av-JC) et où le pape Urbain II a prêché la première croisade en 1095 ne saurait se concevoir sans Michelin. L'Aventure Michelin présente l'histoire des usines de pneumatiques d'André et Edouard à la fin du XIX^{ème} siècle et de leurs successeurs pour devenir l'énorme complexe industriel Bibendum que l'on connaît. Alors naturel à partir des plantations indochinoises des hévéas, actuellement le caoutchouc est obtenu de façon synthétique. Il a permis et permet l'équipement des cycles, des automobiles, des avions, sans oublier la fameuse Michelinie qui a relié bien des gares.



Tout le monde est rentré satisfait à Longeau le 23 septembre dans le milieu de l'après-midi, en se donnant rendez-vous en 2024 en Alsace.

Gilles Goiset

Un voyage de Langres à Vivey en 1857

Les belles régions forestières haut-marnaises qui constituent la partie orientale du Parc National des Forêts sont, aujourd'hui, accessibles par des routes de qualité. Mais, au milieu du 19e siècle, il n'en était pas de même, et certains villages n'étaient alors desservis que par des chemins forestiers parfois bien incertains. Dans *Reine des Bois*, l'un de ses romans, André Theuriet a imaginé de manière réaliste ce que pouvait être, en 1857, un voyage de Langres à Vivey au début de l'automne.

Voici le récit de celui de son héros, Julien de Buxières, qui doit se rendre dans ce village pour y régler des problèmes d'héritage concernant le château.

« Il arriva à Langres par un brumeux après-midi d'octobre et s'enquit immédiatement à l'hôtel des moyens de se procurer une voiture qui le conduirait le même soir à Vivey. On l'aboucha avec un loueur, mais contre son attente, celui-ci refusa de se mettre en route avant le lendemain matin. Il alléguait le mauvais état des chemins de traverse, parmi lesquels on risquait de se fourvoyer, sitôt la nuit venue. Julien essaya vainement de l'amener à composition, et la discussion se prolongea jusque dans la cour de l'hôtel. Au moment où l'homme se retirait, le jeune Buxières fut abordé par un voiturier qui avait entendu une partie de ce colloque et qui s'offrit à entreprendre le voyage moyennant vingt francs.

- J'ai un bon cheval, dit-il à Julien, je connais les chemins et je vous garantis que nous serons à Vivey avant la nuit tombante.

Le marché fut rapidement conclu ; une demi-heure après, Julien était emporté sur le plateau de Langres par un cabriolet dont la capote boueuse dodelinait de la tête à chaque tour de roue, et dans les brancards duquel se démenait une sorte de cheval sauvage au trot dur.

La route traversait, sous un

ciel bas, des champs nus et pierreux, dont la grise étendue se noyait au loin dans des vapeurs bleuâtres. Ce paysage attristant eût désagréablement impressionné un voyageur moins inattentif. Pourtant, lorsqu'à l'extrémité de la plaine, la route commença à s'enfoncer dans la région boisée, l'aspect inattendu de ce site forestier éveilla sa curiosité. Ces taillis et ces futaies moutonnant à perte de vue sous la lumière du crépuscule le frappèrent par leur profonde solitude et par leur religieux silence. Sa sauvagerie saluait sympathiquement ces forêts qui semblaient contemporaines de la Belle au bois dormant et dont la verdoyante muraille allait le séparer à jamais du monde des villes...

Il se décida à adresser la parole au conducteur qui fumait à ses côtés en fouaillant son cheval :

- Sommes-nous encore loin de Vivey ?

- Cela dépend, Monsieur... A vol d'oiseau, la distance n'est pas trop grande et si les chemins étaient bons, nous y serions rendus dans une petite heure... Malheureusement, au tournant de la ferme d'Allofroy, il nous faudra quitter la route pour prendre la traverse ; alors, donc, nous pa-taugerons dans le gâchis et

nous irons au petit bonheur...

- Vous m'aviez affirmé que vous connaissiez les chemins !

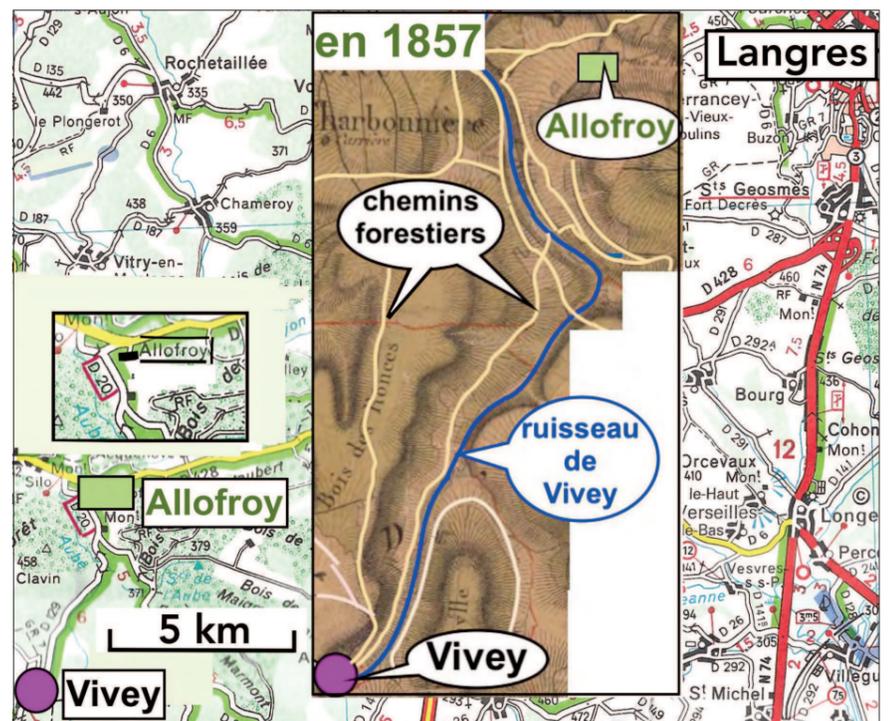
- Je les connais sans les connaître... Avec ces traverses, on n'est jamais sûr de rien... elles changent tous les ans et chaque adjudicataire de coupe se fraye, à travers bois, une route à sa fantaisie. Le diable n'y verrait goutte...

- Attention, ajouta-t-il en tirant sur les guides, nous quittons la route et il va falloir ouvrir l'œil.

Le crépuscule s'em-brunissait déjà, le conducteur alluma ses lanternes et le cabriolet s'engagea en cahotant dans un chemin tantôt pierreux, tantôt fangeux, étroitement serré entre deux taillis dont

les branches mouillées fouettaient bruyamment le cuir de la capote. Au bout d'un quart d'heure ce couloir de verdure s'élargit, déboucha sur un pâtis semé çà et là de buissons de genévriers, puis se partagea en trois embryons de route, dont les pistes, indiquées par les rigoles profondes de deux ornières parallèles, coupaient les pâturages en patte d'oie. Après avoir longuement hésité, le loueur fouetta son cheval et prit le chemin de droite.

Julien commençait à craindre qu'il ne se fût trop vanté en affirmant qu'il connaissait la bonne route. Les ornières devenaient de plus en plus profondes ; le chemin dévalait



De la ferme d'Allofroy à Vivey : aujourd'hui, par une route goudronnée, et en 1857 par des chemins forestiers parfois détrempés



Vivey tel qu'il devait être au milieu du 19e siècle

dans un fond, tout à coup les roues s'embourbèrent jusqu'à l'essieu dans une glaise gluante et tenace, et le cheval refusa d'avancer. Le conducteur sauta dans le fossé en jurant violemment, puis il réclama le secours de Julien pour pousser à la roue. Mais le jeune homme, mince et frêle, aux muscles peu exercés, ne pouvait lui être d'un grand secours...

- Nom de nom... de nom ! hurla-t-il, impossible de démarrer ! Laissez la roue, Monsieur, vous n'avez pas plus de force qu'un poulet et d'ailleurs vous ne savez pas vous y prendre. Cosaque de chemin ! Nous ne pouvons cependant pas passer la nuit ici !

- Si nous appelions, insinua Julien, un peu mortifié de l'inutilité de son assistance, quelqu'un nous viendrait peut-être en aide.

Ils huchèrent désespérément,

et au bout de cinq minutes, une voix leur répondit. Un bûcheron descendant d'une coupe voisine les avait entendus et accourait à leur côté.

- Par ici ! lui cria le conducteur, nous sommes embourbés. Donnez-nous un coup de main.

Le coupeur au bois apparut enfin et tourna, en hochant la tête, autour du cabriolet.

- Vous vous êtes enfournés dans un faux chemin, dit-il, et vous auriez bien des maux d'en sortir, attendu qu'on n'y voit goutte. Vous feriez mieux de dételé le cheval et d'attendre au jour pour tirer votre voiture de là.

Et où irions-nous coucher? grommela le loueur ; il n'y a pas seulement une maison à proximité de votre sacré pays de loups !

- Excusez ! Vous n'êtes pas loin de la Thuillière ; les gens de la ferme ne refuseront pas de vous coucher et demain



matin ils vous aideront à démarrer. Détez, je vous conduirai jusqu'à la sortie de la Planche au Vacher ; de là vous verrez les lumières de la ferme.

Le conducteur, tout en maugréant, finit par suivre ce conseil ; on détela le cheval, on prit une des lanternes du cabriolet en guise de falot, et, sous l'escorte du bûcheron, on s'enfonça lentement dans la brume du pâtis. Au bout de dix minutes, le forestier montra aux deux voyageurs une lueur qui rougeoyait à l'extrémité d'un chemin rural bordé de murgers moussus.

- Vous n'avez plus qu'à suivre tout droit, dit-il, du reste les aboiements des chiens vous guideront. Bonne nuit, messieurs !

Il tourna les talons tandis que le conducteur marchait devant avec la lanterne ; le jeune Buxières le suivait la tête basse ; ils allèrent ainsi en silence jusqu'au bout des murgers, où ils furent salués par des aboiements furieux. Au même moment la porte de la maison s'ouvrit et une servante apparut sur le seuil, une lanterne à la main.

- Holà! vous autres, qu'y a-t-il pour votre service ?

Le loueur lui conta l'aventure du cabriolet, et demanda si on consentirait à l'héberger à la ferme jusqu'au lendemain, lui et le monsieur qu'il conduisait à Vivey.

La servante dévisageait prudemment ses deux interlocuteurs ; sans doute la tenue des voyageurs et leur mine honnêtes la rassurèrent.

Après que le loueur eut attaché son cheval à l'un des poteaux de la claire-voie, la servante les introduisit dans une grande salle carrelée et plaça deux chaises devant le feu qu'elle ravitailla à coups de fourgon.

Julien intimidé, murmurait

des excuses et s'embrouillait en voulant expliquer l'incident de la voiture. Elle l'interrompit brusquement :

- Eh bien on la tirera de là votre voiture ! Allez-vous asseoir près du feu, messieurs, nous en causerons tout à l'heure.

Julien s'éveilla le lendemain au bruit de la ferme.

Il descendit dans la cour où il aperçut le cabriolet de louage ramené dès le fin matin, et dont un garçon de ferme lavait à grande eau la capote et les roues boueuses.

Au sortir de la ferme, le loueur dirigea son cheval vers les pâtis de la Planche au Vacher. Il suivit un chemin empierré qui cahota rudement les deux voyageurs, mais qui les conduisit sans encombre jusqu'au fond d'une gorge buissonneuse où ils purent traverser à gué le ruisseau. Dès qu'ils eurent gravi péniblement le versant opposé, le brouillard blanc qui les avait enveloppés se dissipa peu à peu et ils distinguèrent une route forestière qui serpentait à mi-côte en plein bois.

- Enfin je m'y reconnais ! s'écria le loueur, nous n'avons plus qu'à marcher tout droit et dans vingt minutes nous serons à Vivey.

Peu à peu, le taillis s'éclaircissait et quelques maisons grises apparaissaient éparpillées dans le fond d'une prairie encore blanche de frimas. Bientôt on aperçut un parc entouré de murs bas et croulants, puis un groupe de toits fumeux et, au-dessus d'un massif de frênes, deux tourelles coiffées en éteignoir. Le cocher les désigna au jeune homme du bout de son fouet :

- Voici Vivey, dit-il, et voici vos propriétés, monsieur de Buxières. »

Bernard Mathey
et Marie Sarrazin

A quel prix

Beaucoup, ce n'est pas une vue de l'esprit, vu les prix, même à Monoprix, se privent. La vie n'a pas de prix dit-on et pourtant il y a un coût de la vie qui ne cesse d'augmenter d'ailleurs.

C'est quand le prix du fuel flambe qu'on a froid ; à l'OPEP, le prix du baril n'est pas bidon.

Loi du marché : quand les produits baissent, les prix montent. Ne nous fait-on pas marcher ?

Vu les coûts horaires, même faire un prix a un prix.

Course avec EPO : qui en a pris, sans être pris, gagne le grand prix.

Au concours des Miss, on décerne un prix de physique à nos belles.

En amour, l'éprise regarde l'épris qui lui, ne regarde pas les prix (en principe !).

Devenu espèce rare, un bénévole n'a pas de prix et c'est pour cela qu'il n'est pas payé.

Il n'y a qu'à l'hôtel qu'un grand prix de Formule Un reste abordable. A ce prix, une chambre vaut une petite pièce.

Le prix du laid est plus bas que le prix du beau, mais qu'en est-il du prix du bolet ?

Celui qui a eu un prix, d'avoir pas mal appris, a du mépris pour le malappris.

L'or est hors de prix, alors si en plus on n'a pas d'argent !

Aux enchères, on est, aux prix, surpris.

Tout a un prix et peu peuvent se payer tout ; beaucoup ne se payent qu'un peu de tout.

Travailler est le prix à payer pour recevoir un prix.

J'ai été pris au bar et, au prix de ce que j'ai pris, j'ai fini soul sans le sou.

Cela m'a valu d'être désigné grand pris de boisson du mois.

Même prévenu, un nain qui reçoit un prix, peut-être pris de court.

Le timide qu'on récompense est prix de panique et la femme paniquée est prix de vertu.

En varappe il n'est pas très glorieux d'être prix de vertige.

Bizarrement un homme de très grande taille ne sera jamais prix de haut.

Le prisonnier modèle est prix de remords.

Le jambon primé est premier prix en sandwich

Le psychiatre lauréat peut-il se vanter d'être prix de folie.

Pour un couteau la question du prix est généralement vite tranchée, mais avec une fourchette, on n'y coupe pas, il y a toujours un prix bas et un prix haut.

La trahison de Judas ne valut que trente deniers ; un prix d'ami ?

Très prisée, on ne vend la confiture au Vitpris à vil prix.

Au cinéma il y a des prix pour tous : les Oscar, les César, les Nanars...



Si la vie humaine n'a pas de prix, nous agissons toujours comme si quelque chose dépassait, en valeur, la vie humaine... Mais quoi ?

(Antoine de Saint-Exupéry)

Peu croyant, le prix du salut de mon âme ne m'est pas cher et je prie plutôt que Dieu et ses sbires m'oublient. Jusqu'ici bien m'en a pris sans que ça me coûte énormément !

Jacky Auvigne

FOYERS RURAUX HAUTE-MARNE

bafa

AVEC LES
FOYERS RURAUX DE HAUTE-MARNE

2024

FÉDÉRATION DÉPARTEMENTALE DES FOYERS RURAUX DE HAUTE-MARNE

BP 82 112 - 52904 CHAUMONT cedex 9
fdfr52.foyersruraux.org
fdfr.52@mouvement-rural.org
07 80 63 43 25 - 03 25 32 52 80

Formation BAFA 2024

Formation Générale

à Fayl-Billot (en internat)
du samedi 20

au samedi 27 avril 2024

ou

du samedi 26 octobre

au samedi 2 novembre 2024

Coût : 510 €

Formation Approfondissement

à Fayl-Billot (en internat)

du lundi 28 octobre

au samedi 2 novembre 2024

Coût : 420 €

Plus d'informations :

03.25.32.52.80

ou 07.80.63.43.25

Arcimboldo à Vaillant

Le 10 novembre, Nelly est venue nous chercher à l'école avec son bus.

Aline nous a accueillis à la Régie Rurale.

Nous avons visité le jardin potager. Il est plus grand que celui de Baptiste.



Ensuite, nous avons découvert la Maison du Jardinier et le jardin aromatique.

Puis, avec Julie, nous avons découvert deux portraits d'Arcimboldo.

Enfin, nous avons réalisé des portraits à la manière d'Arcimboldo avec les légumes du jardin.



Pour réaliser des portraits à la manière d'Arcimboldo, nous avons utilisé :

- tomate
- ciboulette
- citrouille
- oignon
- courgette
- navet
- épinard
- radis
- salade
- haricot
- carotte
- patate douce
- poireau
- banane
- chou
- pomme

**Classe maternelle
Ecole de Saint-Loup**



Plantation de graines d'automne

En septembre, la nature est généreuse, Au début, Adèle nous a ramené des marrons avec des bogues. C'est la peau du fruit, elle pique. Les fruits du marronnier ne se mangent pas, ils ne sont pas comestibles.

Ensuite, Adam a amené des raisins blancs pour nous faire goûter si ça nous plaisait. Ça s'appelle du raisin blanc mais les grains sont verts. Nous les avons mangés et nous avons aimé leur goût. Il y a des pépins dedans.

Le même jour, Ariane a apporté des pépins de pomme de la cantine. C'était des pommes rouges et jaunes.

Adèle, Adam et Ariane ont présenté ce qu'ils voulaient nous montrer. La maîtresse a pris une feuille, elle a dessiné et écrit pour faire une affiche.

A la récréation, Ariane, Adam, Loan, Maé, Emma et Thibault ont préparé des pots de terre avec du terreau et de la terre du jardin.

Ils ont planté les marrons, les pépins de raisins et de pommes dedans.

Les jardiniers les ont arrosés.

Nous attendons maintenant que ça pousse et que ça fasse des arbres et des fruits.

**Classe de CP- CE1
Ecole de Perrancey**



Le raisin d'Adam était bon, on en a planté pour en manger encore.



Les pépins de pommes.



Maé plante des pépins de raisin.



Le mélange du terreau et de la terre de taupinière du jardin.

Notre potager



Nous avons mis de la paille, des feuilles mortes pour protéger le jardin pendant l'hiver.

Nous nous sommes préparés : nous avons enfilé une cote ou un tablier, mis des bottes, un chapeau (de paille ...). Nous avons pris un gant, des arrosoirs, des râteaux, un seau (à compost), des pioches, des griffes, des pots. Ensuite, nous avons fait des photos pour participer à "La Coupe de France du potager" (défi de décembre).

Classe de CE1 - Ecole de Longeau-Percey

Une semaine en forêt

Les élèves de la classe de maternelle-CP de Saint-Loup sur Aujon ont passé une semaine en forêt, du 2 au 6 octobre.

Voici le déroulement d'une matinée :



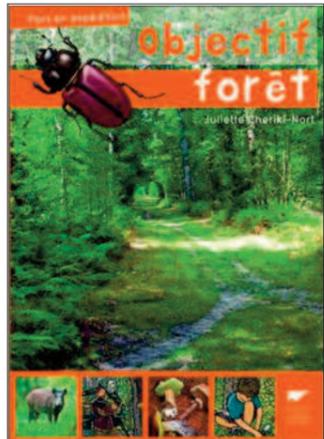
2. se réveiller au pied du Grand Chêne



5. le goûter !



6. Une petite récréation...



7. Le Grand Livre de la Forêt

9. Auprès de mon arbre...



1. aller en forêt



3. A la chasse aux 2 couleurs



4. En atelier



Des livres de couleurs, tracer // Lire et écrire // Empreintes et mélanges de couleurs

8. Encore des ateliers



Avec des éléments de la forêt, écrire son prénom, compter et calculer, réaliser des algorithmes



10. Rentrer à l'école.



Classe de maternelle-CP
Ecole de Saint-Loup/Aujon

Visite du sous-sol de la Piscine Aqualangres

Nicolas et Michel

Nicolas est venu nous chercher à la salle de pique-nique. Nous sommes descendus au sous-sol par des escaliers en colimaçon. C'est Nicolas qui s'occupe des machines et il est technicien d'entretien. **Nicolas** est un mécanicien de la piscine de Langres, il nous a expliqué tout le fonctionnement. Il y a un nouveau directeur pour la piscine de Langres, il s'appelle **Michel**.



Les filtres à air

Dans les grosses machines bleues, il y a 70 gros filtres à air et 110 filtres plats à air. Les filtres à air sont faits en papier. Les gaines sont faites pour transporter de l'air. Elles sont grosses, en métal et carrées ou rectangulaires. La ventilation prend l'air de la piscine parce qu'il y a du chlore dedans, elle enlève l'air sale et envoie de l'air propre.



Les armoires électriques

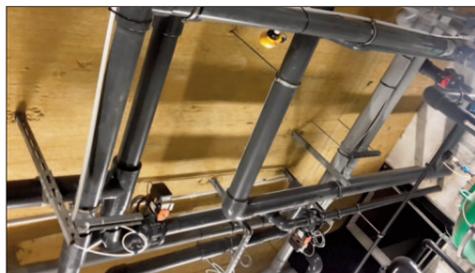
Nous avons vu des armoires électriques avec des fils. Elles servent à envoyer l'électricité dans les lampes, dans les pompes à eau et dans les ventilateurs.



Les pompes et les tuyaux et les filtres à eau

Ce sont les pompes à eau. Le technicien nous a montré les moteurs des pompes. Elles servent à prendre l'eau dans les bassins, à l'envoyer dans les filtres à sable puis à la renvoyer dans les bassins. Les filtres à eau sont verts. Les pompes donnent aussi de la puissance pour faire des jets d'eau dans le petit bassin et la pataugeoire.

Les filtres à eau



Avec Nicolas, on a vu plein de tuyaux gris. Il y a des tuyaux qui transportent l'eau vers les bassins. Il y a 30 kilomètres de gros tuyaux et 40 kilomètres de petits tuyaux.

Les pompes à eau

L'hygiène

Il y a des machines qui ramassent les saletés des nageurs. Ce sont des filtres à grilles, ils récupèrent les bijoux et les pansements. Il y a aussi un pédiluve dans la piscine pour nettoyer les pieds.



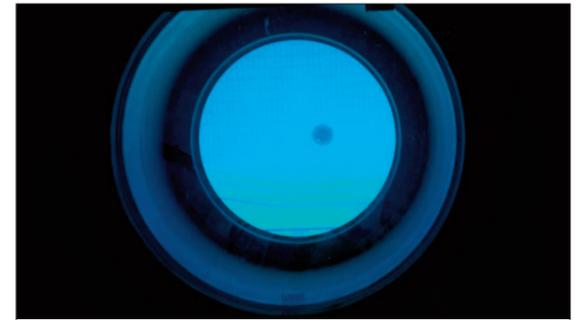
Les bassins

On a vu le fond de la piscine, la profondeur est de 3,50 m au maximum.

Il y avait des lampes au fond de la piscine, derrière les hublots, dans le sous-sol.

C'est le fond du grand bassin, c'est éclairé le soir quand il fait nuit.

C'est le hublot pour voir le fond du grand bassin, Nicolas nous a levé la lampe qui est devant pour qu'on voit.



Sous le grand bassin, il y a des roches et des cailloux.

Le petit bassin peut contenir 230 000 litres d'eau, le grand bassin fait 900 000 litres d'eau, dans le jacuzzi il y a 2500 litres d'eau.



Sur le maillot de Nicolas il y avait des taches de chlore qui décolore les habits et qui les troue parce qu'une fois il y a eu une fuite de chlore.



Il y avait une fuite sur ce tuyau.



À côté du mur du grand bassin, il y a des bacs pour ranger les lignes d'eau.



Les réserves d'air pour les plongeurs.



Classe de CP - CE1

Ecole de Perrancey

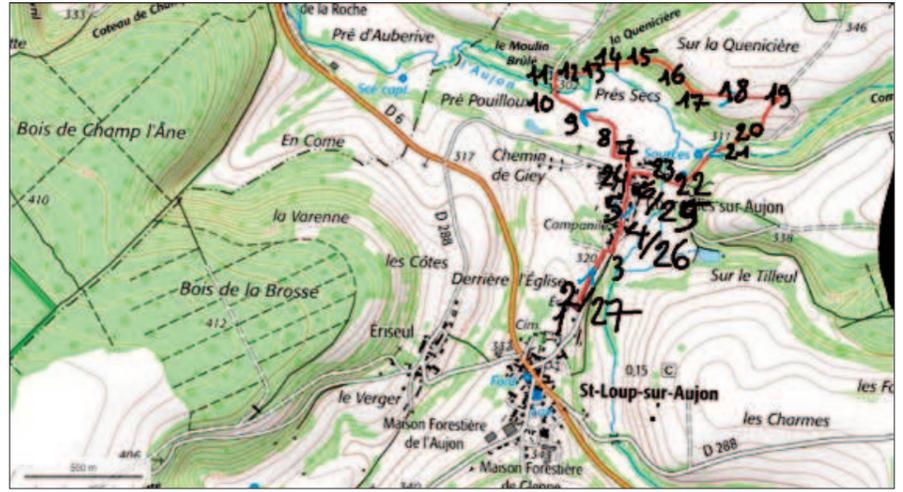
Rando'Sciences à Saint-Loup

Mardi 10 octobre, les élèves de l'école de Saint-Loup sur Aujon ont fait une randonnée avec des ateliers de sciences.

Parcours :

Les élèves sont partis de l'école pour aller au Grand Chêne, puis au château d'eau et enfin rentrer à l'école.

Pour se repérer, ils ont utilisé une carte.



- | | | |
|-----------------------------------|------------------------|------------------------------------|
| 1. école | 10. pont | arbres |
| 2. verger | 11. Moulin Brûlé | 21. la route de Ternat |
| 3. traverser la route | 12. chemin | 22. la croix |
| 4. devant la Maison de Courcelles | 13. pré des vaches | 23. l'entrée de Courcelles |
| 5. Monument aux Morts | 14. forêt de l'école | 24. traverser la route |
| 6. chapelle | 15. Grand Chêne | 25. place de la chapelle |
| 7. serres de Baptiste | 16. dans notre forêt | 26. devant la Maison de Courcelles |
| 8. chemin de cailloux | 17. château d'eau | 27. chemin de cailloux |
| 9. le Chêne du chemin | 18. la prairie | |
| | 19. l'arbuste | |
| | 20. le chemin sous les | |

Les ateliers des maternelle – CP

Au Grand Chêne

nous avons :
réveillé nos 5 sens
fait le mime de l'écorce de l'arbre
fait la carte d'identité de notre arbre.

Au château d'eau,

nous avons goûté et fait la carte sonore de la forêt

A la croix, nous avons

regardé le paysage
dessiné le paysage.



Les ateliers des CE-CM

Après les serres de Baptiste,

nous avons observé le paysage pour retrouver ses parties sur la carte.

Au Grand Chêne,

nous avons mesuré des arbres :
la taille des graines
la longueur et la largeur des feuilles
le diamètre
la hauteur

Dans la prairie,

nous avons travaillé sur ce qu'est un hectomètre.
Au retour, nous avons retravaillé autour des cartes.



Comme tous les ans, le mois d'octobre est un mois dédié à la fête de la Sciences, dans les écoles notamment.

Cette année, préparation d'une année sous le signe du sport avec les Jeux Olympiques en 2024, le thème était Activités Physiques et Sciences. Afin de concilier activités physiques, Sciences et projet autour de la forêt, l'école de St loup a donc décliné cette opération en une "Rando Sciences".

En juin, le coin de forêt adopté par l'école a été labellisé Aire Terrestre Educative. C'est donc tout naturellement une action qui permet à la fois de poursuivre le travail mené sur l'ATE et de concilier de manière transversale bien des apprentissages.

Philippe Klein



Vive le rugby à Esnoms au Val

Au mois d'octobre, nous avons eu une séance de rugby avec des accompagnateurs du club de Langres. Il y avait les enfants des classes de CE1/CE2 et de CM1/CM2 puis nos camarades de maternelle et de CP ont eu leur séance en fin de matinée. Nous sommes allés dans un pré mis à disposition de l'école par un agriculteur du village. Nous avons fait 3 groupes répartis sur 3 ateliers.

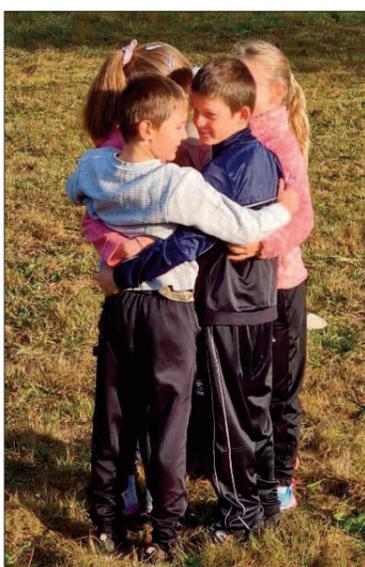
Atelier 1 : jeu avec des plots

Nous devions toucher les plots de couleur avec un ballon de rugby. Il y avait un code représenté au sol avec des plots. Nous devions respecter l'ordre puis passer le

ballon au suivant de notre équipe.

Atelier 2 : l'horloge

Nous nous sommes séparés en deux groupes. Un groupe faisait une ronde et se lançait le ballon en comptant les



Classe de CE
Ecole
d'Esnoms au Val



Toute l'école d'Esnoms au Val a joué au rugby : les CE et CM, et photo ci-dessous les maternelles et CP.



tours. L'autre groupe en colonne, devait aller chacun leur tour, contourner l'horloge le plus vite possible pour donner le ballon au suivant.

Les rôles étaient ensuite inversés et les gagnants étaient ceux qui avaient fait le plus de tour avec le ballon dans la ronde de l'horloge.

Atelier 3 : le parcours

Nous étions répartis sur deux colonnes. Le premier devait shooter doucement dans le ballon, le ramassait puis slalomait entre les piquets, il le posait et plaquait contre un boudin vert. Ensuite il faisait

le tour d'un piquet, il reprenait le ballon et fonçait le donner au suivant.

Atelier 4 : le match

Nous avons fait des matchs en respectant les règles suivantes :

Si un adversaire nous touchait le dos avec ses deux mains, nous avions 5 secondes pour passer le ballon à un équipier.

Nous devions marquer des essais en touchant le sol avec le ballon derrière la ligne d'en-but. Nous ne devions pas faire sortir la balle du terrain délimité. Si le porteur du ballon tombait au sol, le

ballon allait aux adversaires. Il fallait toujours passer la balle en arrière.

Il y a eu d'autres jeux.

Un où nous avions un ballon tenu entre nous par le ventre et nous devions nous déplacer sans le laisser tomber.

Un autre où nous avons appris à faire des passes en arrière.

C'était très bien, nous nous sommes bien amusés. Cette activité était super bien et nous serions heureux de recommencer !

Du judo à l'école de Cusey

On a fait du judo à la salle des fêtes de Cusey avec Noa Coeurdassier sur un tatami.

Nous avons appris des mots japonais. Nous avons appris des prises de judo. Il faut saluer le tatami avant d'aller dessus. Quand on sort, il faut encore le saluer. Avant de combattre on salue son adversaire et après aussi. Nous avons appris le nom du fondateur du judo. Il s'appelle Jigoro Kano.

Louane est en 3ème. Elle était élève à l'école de Cusey. Elle est venue nous parler de son expérience. Elle est ceinture noire mais elle doit attendre d'avoir 15 ans pour la porter. Elle est au Pôle Espoir de Dijon et elle pratique le judo de 2 à 4 heures par jour.

Des mots japonais :

judogi : tenue que portent les	rei : saluer
judokas	tatami : tapis
hajime : commencer	randori : combats
matte: arrêter	
ippon : un point victorieux	



Le salut

Des techniques :

« O SOTO GARI » on se sert de sa jambe pour faire tomber l'autre en arrière.

« TAI OTOSHI » On utilise ses bras pour renverser l'autre.



La technique d'immobilisation Kuzure gesa Gattame



Noa nous explique le code moral du judo

Le moment que j'ai le plus aimé

C'est quand on a appris la technique « Ossotogari », ce qui veut dire grand fauchage extérieur. **Maïa**

Le moment que j'ai le plus aimé c'est quand on a fait le salut. **Gabriel**

Le moment que j'ai le plus aimé c'est quand on a fait la forêt magique. (c'est un jeu d'échauffement où on se transforme en animal : renard, scorpion, kangourou, langouste, serpent...) **Eden**

Le moment que j'ai le plus aimé c'est quand on a appris les techniques. **Lucas**

Ce que j'ai aimé c'est quand on a appris la technique « Tai OToshi ». **Clémentine**

J'ai bien aimé quand on a fait le scorpion. **Juan**

J'ai bien aimé faire le scorpion. **Nolan**

C'était génial, j'ai beaucoup aimé le judo debout. **Alma**

J'ai aimé les prises debout.

Calie

J'ai aimé la forêt magique.

Hugo

J'ai aimé les prises debout.

Téo

J'ai aimé les randoris.

Robin

**Classe unique
Ecole de Cusey**



Louane et Noa



Les différentes couleurs de ceintures

Sport et handicap

Dans le cadre de notre projet « Sport et JO », nous avons abordé les notions de « Sport et Handicap »

Cela, nous a permis de travailler autour des valeurs de citoyenneté et de solidarité, ainsi que le langage oral, le langage écrit, le langage corporel. C'est également l'occasion d'aller à la "découverte du monde" et d'aider les élèves à "percevoir, sentir, imaginer, créer".

Pour aborder ce thème, nous sommes partis des représentations des élèves :

« Ça veut dire quoi être handicapé pour vous ? »

« La tête ne marche pas bien » *Gabin,*

« et des fois c'est les jambes et les bras » *Robin Lo,*

« on s'est un peu cassé une jambe, un bras ou une main »

Sibylle,

« ou le ventre » *Robin La,*

« ou les yeux » *Thiago,*

« ça s'appelle aveugle » *Adèle et Juliette,*

« des fois, il y a des fauteuils » *Sibylle.*



Dans le domaine « Agir, s'exprimer, comprendre à travers l'activité physique », nous avons réalisé des activités en motricité sur ce thème, nous avons enfilé des masques afin de nous mettre dans la peau d'une personne non voyante, comme dans les situations suivantes où :

- nous devons nous diriger dans la direction indiquée par un instrument que remuait la maîtresse ;
- ou encore nous devons par deux suivre un camarade qui nous appelait par notre prénom sans se laisser déconcentrer par nos camarades qui en faisaient de même à côté ;



- nous avons essayé de pousser un ballon de foot d'un point à un autre (comme au cécifoot) ;



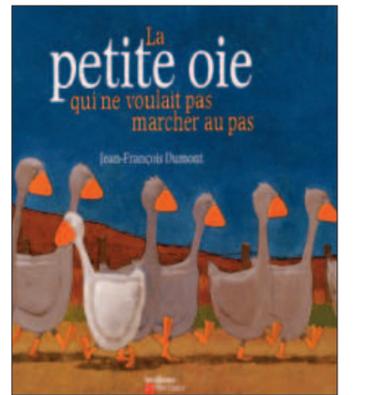
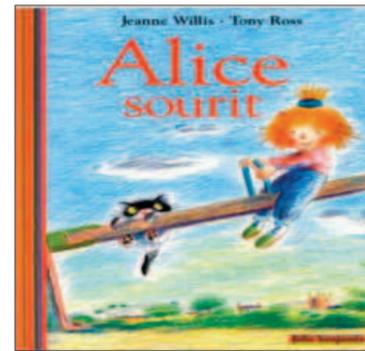
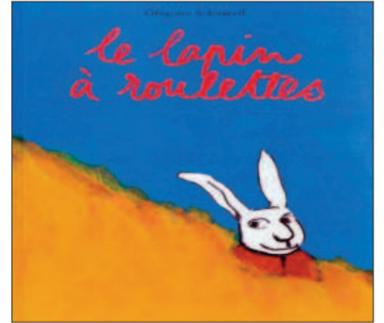
- nous avons fait un parcours de motricité assez simple, avec un camarade qui nous donnait des indications.



Dans le domaine

« Mobiliser le langage dans toutes ses dimensions »,

nous avons lu des albums en lien avec ce thème tels que :



AFM TÉLÉTHON
INNOVER POUR GUÉRIR

Nous avons également participé au téléthon.

Nous avons d'abord expliqué ce que c'était avec des mots simples, une grande fête qui a lieu chaque année, qui sert à gagner de l'argent pour essayer de trouver des traitements pour lutter contre certaines maladies notamment des maladies où les muscles ne fonctionnent pas normalement.

Pour cela, les enfants ont réalisé des petits objets de Noël, des cartes, des petits photophores, des suspensions en papier, d'autres en pâte auto-durcissante, que



nous sommes allés proposer lors de la journée organisée par les dynamiques du Badin à Courcelles Val d'Esnois.

Grâce aux personnes qui ont bravé la pluie pour venir jusqu'à nous, nous avons réussi à récolter environ 100 € de dons. Les enfants peuvent être fiers pour cela !

Le mardi 12 décembre 2023, nous avons eu une intervention de l'APF France handicap de la Haute-Marne, Anaïs et Emy ont discuté avec nous des différents types de handicap (physique, mental, psychique) à travers des illustrations avec des schtroumpfs.

Puis, à tour de rôle, nous nous sommes bandés les yeux et devions aller mettre une décoration de Noël sur Rodolphe le Renne. Anaïs bougeait le portrait de Rodolphe pour que cela ne soit pas trop facile.



Après cela nous sommes allés en salle de motricité, afin de ressentir les sensations d'une personne handicapée moteur, nous sommes déplacés à tour de rôle en fauteuil roulant soit avec un camarade qui nous poussait, soit seul à l'aide de nos bras.



Après la récréation, nous avons pratiqué des sports paralympiques tels que la Boccia (jeu se rapprochant de la pétanque mais avec des balles en cuir moins lourdes, généralement pratiqué par des personnes en fauteuil roulant), ainsi que le Goal-ball (jeu pour les personnes mal voyantes ou non voyantes, qui consiste à lancer la balle, qui possède une clochette à l'intérieur, dans le but adverse).



Une matinée qui nous a permis de mieux découvrir la notion de handicap dans son ensemble, à travers des situations ludiques et imagées. Merci à l'APF de Haute Marne ainsi qu'à Anaïs et Emy !



Travail de la classe des petits / moyens de l'école d'Esnoms-au-Val
raconté par leur maîtresse Gaëlle

L'école de Cusey : une journée à la Maison de Courcelles pour voir Pittocha

Nous sommes allés à la Maison de Courcelles pour assister au spectacle de Pittocha des Ogres de Barback.

Avant le spectacle, nous avons écouté une chanson qui s'appelle « Je n'sais pas ». Cette chanson est drôle et faite de jeux de mots. Nous l'avons réécrite en changeant les paroles. Nous avons donné cette chanson à Léo, l'un des membres du groupe. Les artistes ont dédié notre affiche, nous l'avons accrochée dans la classe.

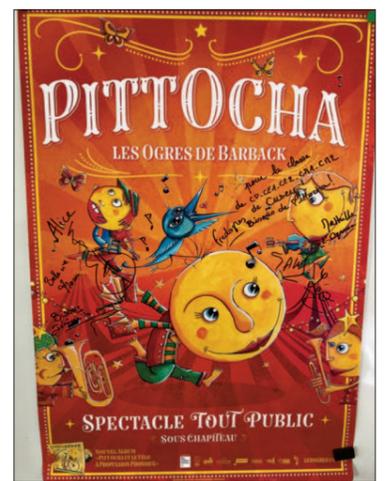
Le spectacle
Nous étions sous un chapiteau aux couleurs de Pittocha (rouge, jaune, orange) Les artistes ont commencé à chanter et ils nous ont demandé de les accompagner en tapant dans nos mains et en chantant. A la fin, une mascotte de Pittocha est arrivée. Sur scène, il y avait cinq musiciens et une comé-



dienne. Ils ont joué de beaucoup d'instruments. Il y avait beaucoup de surprises et le spectacle était drôle. Nous avons beaucoup aimé ce spectacle.

L'après-midi, on est allé voir les animaux. Il y avait un lama, des wallabys, des poules, des chèvres, des chèvres, des oiseaux et un chien. Nous étions contents de revenir à la Maison de Courcelles. Nous avons revu Adèle qui nous avait fait dé-

couvrir le cirque l'année dernière.



Je n'sais pas

Les Ogres de Barback

Est-ce que les castors cassent de l'or ?
Est-ce que les vaches entre elles sont vaches ?
Est-ce que le loup a peur du loup ?
Est-ce que les lionnes...
habitent toutes entre le Rhône et la Saône ?

Refrain :

Mais, je n'sais pas moi !
Je n'sais pas, je n'sais pas. Mais, je n'sais pas moi !
Je n'sais pas, je n'sais pas. Mais, je n'sais pas moi !
Je n'sais pas, je n'sais pas.
Mais je n'sais pas. Moi, je ne sais pas !

Est-ce qu'un raccourci c'est plus court si l'on s'est trompé de chemin ?
Est-ce qu'un avis qui n'est pas pour c'est qu'il est contre ?
Mais s'il n'est pas contre, est-ce qu'il n'y est pour rien ?

Est-ce que l'on a toujours raison quand on est champion de kung-fu ?
Est-ce qu'en passant le mur du son on entend toujours...
Louane qui chante du Michel Sardou ?

Est-ce qu'un boa c'est fait de bois ?
Est-ce qu'une vipère a une vimère ?
Est-ce que l'on peut tomber d'en bas ?
Est-ce qu'on peut voir...
son reflet à l'endroit dans un miroir à l'envers ?

La morale a-t-elle toujours le moral ?
Est-ce qu'un docteur prend des médicaments ?
Est-ce que presque bien c'est pas mal ?
Est-ce qu'un patient...
s'il est pressé est-il toujours impatient ?

Dès le début on s'en doutait, pour finir il nous faut la fin.
Oui mais si la fin débutait, est-ce qu'elle serait...
la fin du début ou le début de la fin ?

Sur l'air de Je n'sais pas des Ogres de Barback Paroles écrites par la classe de CP CE1 CE2 CM1 CM2 de l'école de Cusey

Est-c'que Pitt Ocha est un chat ?
Est-c'que le hibou dort debout ?
Est-c'que les chouettes sont vraiment chouettes ?
Est-c' que les poissons aiment le son ?

Refrain :

Mais, je n'sais pas moi !
Je n'sais pas, je n'sais pas.
Mais, je n'sais pas moi !
Je n'sais pas, je n'sais pas.
Mais, je n'sais pas moi !
Je n'sais pas, je n'sais pas.
Mais je n'sais pas. Moi, je ne sais pas !

Est-c'que les artichauts sont chauds ?
Est-c'que le hibou mange d'la boue ?
Est-c'que les branches ont toutes des hanches ?
Est-c'que les grenouilles font des nouilles ?

Est-c'que Jeanine est un ninja ?
Est-c'que les vers de terre sont verts ?
Est-c'que les cordons bleus sont bleus ?
Est-c'que les stylos ont du style ?

Est-c'que la maîtresse aime mes tresses ?
Est-c'que Cécile aime ses cils ?
Est c'que les ogres mangent d'la barbaque ?
Est c'qu'un sapin ça peint bien ?

**Classe unique
Ecole de Cusey**

Les souvenirs de Daniel Girardot

La guerre

J'en ai déjà évoqué plusieurs aspects ou conséquences. Comme c'est un sujet grave, j'ai préféré n'en parler qu'à la fin (ou presque). Je ne citerai que des faits sans doute dans le désordre et j'en oublierai. J'essaierai de ne pas tenir compte des commentaires postérieurs et de me limiter à ce que ma mémoire a enregistré.

En Août 1938, il y eut une première mobilisation. Papa, officier de réserve, faisait partie de ceux qui avaient quitté leur foyer. Dans certains cantons, les chevaux des cultivateurs avaient été réquisitionnés heureusement pour les familles les hommes sont rentrés deux mois plus tard et les chevaux ont été rendus. Les accords de Munich étant passés par là. Cette mobilisation partielle n'était qu'une répétition.

En septembre 1939 c'était pour de vrai. Je vois encore M. Lalin instituteur à Longeau et grand ami de Papa arriver avec les gendarmes porteurs des affiches de mobilisation (*la mobilisation n'est pas la guerre* disaient les journaux). En consultant son fascicule, Papa a constaté qu'il devait partir tout de suite ; chaque fascicule portait un numéro et les affiches indiquaient les délais de mobilisation pour chaque numéro. Dans le village, il n'était plus question que de savoir quand les hommes devaient s'en aller : deux, trois ou quatre jours. Les mobilisés se retrouvaient à la gare d'Aprey, buvaient un dernier coup ensemble au café Richard avant de rejoindre leur lieu de rassemblement. Il régnait une effervescence grave et consciente. Papa est allé à Jorquenay pour la formation d'un régiment de réserve, le 242 RI de même qu'Eugène Poinot et Maurice Chaudouet. Bien que l'échéance ait été inévitable depuis plusieurs mois, les femmes se trouvaient désespérées surtout celles qui avaient une exploitation agricole à faire marcher.

Mon parrain est parti quelques jours plus tard et je me souviens qu'il a fait le tour de la maison avec mon grand-père

(je les accompagnais) pour lui expliquer ce qu'il y avait à faire dans l'immédiat.

Et comme en 1938, il y eut la réquisition des chevaux, partout. Papa faisait partie de la commission qui siégeait à Auberive avec le Dr Marie vétérinaire dans ce village entre autres. Ce soir-là à Pierrefontaines à la nuit tombante nous avons entendu le martèlement des pas des chevaux qui venaient d'Auberive, descendaient la côte du Haut du Sec conduits deux par deux par des hommes mobilisés. Tout le village était rassemblé dans la pénombre autour de la fontaine où les chevaux s'abreuvaient et les conversations inquiètes allaient bon train avec ces nouveaux soldats qui avaient quitté leur foyer quelques jours plus tôt.

Le lendemain c'était au tour des cultivateurs de Pierrefontaines de conduire leurs chevaux à Brennes où se tenait la réquisition. J'y suis allé avec mon grand-père en chariot avec un cheval trop jeune, Pierrot, pour être requis et deux autres, Poulette et Charlotte qui furent requises. Heureusement, un quatrième cheval était malade, le vétérinaire avait fourni un certificat ; c'est ainsi que Marquis a pu échapper à la guerre. Il n'était pas rare en effet que trois chevaux sur quatre soient réquisitionnés, c'était une question d'âge, ni trop jeune, ni trop vieux ; je suis revenu dans le chariot avec mon grand-père et Pierrot tout seul. Cette hémorragie de la gent équine a été difficile à combler, le Bassigny région d'élevage a pu fournir des chevaux, certains ont attelé des boeufs.

Les indemnités versées par l'armée correspondaient à environ la moitié du prix des bêtes réquisitionnées.

Quelques jours plus tard à table, à Pierrefontaines, nous avons appris la déclaration de guerre à la T.S.F.. Maman et la tante Germaine pleuraient, mon grand-père, qui avait fait celle de 14, était très grave. Maman avait décidé de rester avec nous à Pierrefontaines mais nous n'y sommes restés que quelques semaines. Pour aller à l'école, il fallait rejoindre

Perrogney et comme le logement de l'école d'Aprey lui était conservé, elle a préféré rentrer à la maison.

Peu après la déclaration de guerre, une armée polonaise a été formée en France avec les Polonais y résidant et mobilisables. Ce fut le cas de Théophile, le commis de chez Galton et du commis de chez Miot. On ne les a jamais revus par contre François qui était chez Médard a échappé à cette conscription.

Les premières semaines passées, la vie s'est organisée.

Apparemment, il n'y avait rien de changé, d'autant plus qu'il n'y avait pas de batailles ; les mobilisés écrivaient, les journaux faisaient chaque jour état de *coups de mains* ou de patrouilles près des lignes ennemies sans conséquence. On savait cependant que les Allemands avaient envahi la Pologne.

Les affiches prônaient : « *Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts* » (méthode Coué) sur une carte du monde où toutes nos colonies ou possessions figuraient d'une couleur unique, ou bien « *Nous forgerons les canons avec l'acier victorieux* ».

Pour cet *acier victorieux*, la population était appelée à récupérer toutes les ferrailles inutilisées ; un dépôt avait été constitué sous les halles, derrière le local de la pompe à incendie. Les enfants étaient particulièrement motivés et nous n'hésitions pas à fureter pour dénicher une ferraille à porter sur le tas car pour nous son volume comptait plus que son utilisation ultérieure. Ce tas de ferraille a dû rester en place très longtemps car il n'a jamais été récupéré pour l'usage auquel il était destiné. A la Toussaint, mon parrain est venu en permission et c'est à cette occasion que j'ai conduit une auto pour la première fois, j'avais onze ans. Il avait profité de ces quelques jours pour terminer les travaux en retard et particulièrement les semailles de blé pas encore terminées. Je me souviens qu'il a labouré un champ sur Flagey, là où se trouve le péage de l'autoroute, sous la neige. Le commis,

suite



1939 Maurice, Alsace

Yet-Yet y était allé avec les chevaux, mon parrain avec moi dans l'auto de mes parents, une Berliet 944 que Maman conduisait sans permis... et sans génie.

Au retour, il m'a installé au volant et j'ai ramené l'auto à Pierrefontaines ; il ne m'avait pas dit comment faire pour arrêter. Arrivé au fond de la cour devant un gros tas de bois fendu, il m'a crié *Arrête !* J'ai donné un violent coup de frein et l'auto a pilé juste sur les premiers morceaux de bois. Quand il est reparti prendre le train à Langres pour Besançon dans son régiment de chars, en vélo, je l'ai accompagné durant un kilomètre environ, il faisait un beau soleil ; puis il m'a dit de retourner et m'a embrassé. Je pleurais toutes les larmes de mon corps.

Papa est venu en permission à Noël seulement. Il faisait un froid très vif et il y avait une épaisse couche de neige qui crissait sous les pas. D'autres mobilisés étaient aussi en permission ; pour contrôler le temps de cette permission il fallait faire tamponner le titre à la gare d'arrivée. Tous les pensionnaires attendaient au moins le lendemain de leur arrivée pour se soumettre à cette

obligation ce qui leur faisait gagner quelques heures ; Papa a profité de cette permission pour rendre visite à la famille et aussi pour renseigner la nouvelle secrétaire de mairie qui n'était pas au courant de tout. Il est reparti dix ou douze jours plus tard et nous ne devons plus le revoir avant avril 1945.

Je ne me souviens pas si le fonctionnement du Conseil Municipal a été perturbé par le départ de plusieurs conseillers, le maire M. Guyot, facteur à la retraite avait de bons adjoints avec lui, Pierre Gouset, René Aubertot...

Et puis, il y eut au mois de mai l'offensive allemande qui se traduisait dans les journaux (Le Petit Haut-Marnais) par : « *Nos troupes se sont repliées sur des positions préparées à l'avance* ». Il devint évident que l'avance quotidienne des Allemands ne s'arrêterait pas en si bon chemin et le pire a été atteint quand Paris fut déclarée *Ville ouverte*, c'est à dire qu'elle ne serait pas défendue. Pour tous ceux qui croyaient encore aux vertus guerrières de notre armée, ce fut le coup de grâce, moi-même malgré mon jeune âge j'ai été très frappé de cette décision du gouvernement, ne



1951 Carte d'ancien combattant de Raymond

pas défendre notre capitale c'était l'effondrement de toute confiance.

C'est alors qu'il a été de plus en plus question d'évacuation et de réfugiés qui étaient sur les routes avec de maigres bagages fuyant à pied devant l'avance allemande.

A Pierrefontaines où nous étions, à la mi-juin 1940, nous avons commencé à voir passer les habitants des villages voisins avec leurs voitures à chevaux.

Un après-midi, nous étions Yves, Charles et Riri Galton et moi occupés à manger des cerises sur des cerisiers derrière la maison, là où Jacques a construit son écurie et nous criions : « *Les gens de Prognezy sont fous !* » à ceux qui passaient sur la route en bas.

Quelques heures plus tard c'était notre tour. Mon grand-père avait décidé de faire comme les autres surtout pour ses petits-enfants (nous étions cinq avec Jacques et Bernadette) ; seul il serait resté.

Au moment où les habitants de Pierrefontaines préparaient leur départ, Jean Galton le maire, mobilisé, est passé en voiture militaire, venant et allant je ne sais où ; il a eu juste le temps d'embrasser sa femme et ses enfants avant de repartir. Heureusement il n'a pas été prisonnier et est rentré dans ses foyers peu de temps après.

Notre auto et un chariot ont été chargés de quoi exactement, je ne sais plus : des matelas, des casseroles, du ravitaillement, de l'avoine pour les chevaux ?

Un fils Gaïarin, Jany, qui était commis de culture dans une ferme près de Langres était venu à Pierrefontaines avec un chariot attelé de trois superbes juments et deux poulains. Il a pu ainsi emmener sa famille et nous avons attelé le cheval du père Gaïarin avec les deux nôtres pour tirer le

chariot.

Cette histoire des juments indique bien la panique qui régnait. En effet, les patrons de La ferme dans l'impossibilité de sauver leur nombreux élevage avaient confié à leurs commis quelques chevaux pour ne pas les abandonner sur place ; chaque commis était parti de son côté avec son attelage. Je précise que les juments poulinières n'étaient pas réquisitionnées par l'armée.

Nous avons donc quitté Pierrefontaines dans la soirée, l'auto suivant tant bien que mal le chariot et accompagnés des autres habitants qui fuyaient eux aussi, quelques vieux sont restés : le père Rigolot, le père et la mère Floriot, les Godard.

Yet-Yet conduisait les chevaux, l'autre commis Just Courboulain était derrière à la mécanique (pour freiner le cas échéant) et mon grand-père assurait la liaison.

Naturellement, tous les animaux avaient été abandonnés ; les vaches et les veaux avaient été mis en pâture dans un parc derrière la maison.

Nous les enfants ne réalisons pas vraiment ce qui se passait et cela avait été tellement brutal !

Première étape Chalancey, quinze kilomètres environ. Nous avons couché dans une grange, Yves s'était perdu, Yet-Yet qui avait travaillé dans sa jeunesse à Chalancey l'avait emmené avec lui retrouver ses anciennes connaissances. Maman était inquiète. On l'a retrouvé !

Les jours suivants, sur la route, de plus en plus de monde et des soldats à pieds, casque sur la tête, musette au dos, qui se repliaient comme nous en désordre. Quelle pagaille !

Maman avait résolu d'abandonner l'auto, c'était trop pé-

nible. Heureusement un garagiste de Chalindrey, M. Cordival, oncle de Jean Jossinet qui passait par là, était en panne avec la sienne.

Maman lui a donné notre auto ; il nous l'a ramenée quelques temps plus tard à Pierrefontaines alors que nous en avions fait notre deuil.

Bien des péripéties sont survenues au long de ce trajet qui nous a menés à Sombornon, Côte d'Or pas loin de Dijon où l'armée allemande nous avait précédés.

Nous avons dans la colonne de Pierrefontaines Louis Miot avec son auto. Il a aidé et dépanné de nombreuses personnes. Avec son auto, une Renault, il poussait les autres pour les faire démarrer. Nous avions également M. Durenne le père de Mme Guyet d'Aprey qui avait acheté les propriétés du P'tit Simon et était cultivateur à Pierrefontaines. Parlant parfaitement l'allemand, il nous a bien servi quand nous avons été en contact avec les *Verts de gris*. Je me souviens qu'à Sombornon où nous étions arrêtés et installés dans un champ à l'angle de deux routes, des soldats Français allaient se rendre aux Allemands ; l'un d'eux a voulu se sauver. Un Allemand a aussitôt épaulé son fusil mais M. Durenne est intervenu auprès de lui et a crié au Français de revenir s'il ne voulait pas se faire tuer.

Au cours d'une halte du côté de Moloy, mon grand-père avait avalé de l'alcool à brûler croyant boire de la goutte avec d'autres hommes. Nous avons rencontré les gens de Bourg et surtout l'oncle Michel qui avait emmené une vache pour avoir du lait pour les enfants.

La famille Galton a évacué avec cinq chevaux, deux attelés à un chariot, un autre à un camion (voiture à deux roues). Ce dernier cheval était Coquette une jument accompagnée de ses deux poulains ; l'un, Raton, âgé de un an était attaché et marchait à côté de sa mère, l'autre, Fiston, âgé de deux ou trois mois était installé dans une caisse à cochons à claire-voie, sur la voiture. A chaque arrêt, il fallait le descendre pour le faire téter, le pauvre se laissait tomber dans sa cage tellement il était fatigué. Cela ne l'a pas empêché de devenir un très beau cheval mais capricieux et paresseux.

Après avoir débuté le voyage dans notre auto, nous nous sommes retrouvés sur le chariot avec les chevaux ; j'avoue que c'était plus intéressant.

Pendant cet exode, nous étions accompagnés par Tautette la chienne qui gardait les vaches habituellement et qui nous avait suivis. Dans la cohue, elle a été un jour heurtée par une voiture et s'est enfuie en hurlant. Elle ne nous a pas rejoints, mais trois semaines plus tard, alors que nous étions rentrés un matin en ouvrant sa porte pour aller traire les vaches, mon grand-père l'a trouvée là amaigrie mais joyeuse. Elle lui a fait la fête et nous avons tous été contents de son retour. Qu'aurait-elle pu faire pendant cette absence lointaine ?

Je rappelle que c'est à Sombornon que mon grand-père s'est séparé de son fusil en le jetant dans un buisson auprès duquel nous étions stationnés. La cohue, la pagaille, l'inquiétude qui régnaient sont impossibles à décrire ; les routes étaient encombrées et heureusement nous n'avons subi aucun bombardement ou mitraillage. En arrivant à Sombornon où nous étions bloqués aussi bien vers l'avant que vers l'arrière, les hommes de notre convoi sont allés en reconnaissance, accompagnés de M. Durenne, précieux concours. Ils ont trouvé un troupeau de chevaux abandonnés par l'armée française ainsi que des harnais et des voitures. Ceux qui l'ont voulu ont pu se servir. C'est ainsi que M. Durenne est revenu avec une voiture et plusieurs chevaux, M. Gaïarin aussi et mon grand-père avec un superbe cheval alezan à la crinière presque blanche qui ne s'est pas révélé très franc du collier par la suite ; on l'avait appelé...

Sombornon. Malheureusement quelques semaines plus tard, les Allemands ont eu vent de ces rapines et sont venus récupérer certains de ces chevaux ; ces bêtes étaient elles aussi prisonniers de guerre (Kriegsgefangenen : K.G.) puisqu'appartenant à l'armée française et d'ailleurs immatriculées sur un sabot arrière.

Je ne me souviens pas si nous sommes restés longtemps à Sombornon ni d'ailleurs combien de temps a duré cet exode, dix ou douze jours peut-être. Je ne me rappelle plus non plus du retour, il fut sans doute plus ordonné que le départ car la présence des Allemands avait rétabli un peu d'ordre.

En rentrant à Pierrefontaines, nous avons retrouvé les maisons ouvertes, mais peu de choses avaient disparu : les vélos en particulier, sans doute empruntés par des évacués pressés, du ravitaillement pris dans les caves, du linge, au total rien de très grave.

Les animaux, vaches, poules, lapins, cochons ont été retrouvés à peu près sains et saufs ; ils avaient pu se débrouiller pour manger et boire et les quelques personnes demeurées au village s'en étaient occupées comme elles avaient pu.

Nous avons aussi retrouvé Marquis le cheval épargné par la réquisition et qui, malade, n'avait pas pu être emmené à l'évacuation. Le père Rigolot avait dit à mon grand-père qu'il le voyait chaque jour descendre à la fontaine pour s'abreuver. Malheureusement, Marquis devait mourir quelques semaines plus tard victime d'un abcès mal soigné et totalement paralysé. Peut-être par ma faute.

Les Allemands avaient campé un peu partout aux alentours des villages.

Pour passer plus facilement, ils avaient coupé les clôtures des vergers et des parcs et tracé des chemins avec leurs engins motorisés.

A Pierrefontaines, ils avaient fait halte en bordure du bois à



1941 Maurice à l'Offlag, dessin d'un camarade

gauche en montant la côte du Haut du Sec (point culminant de la Haute-Marne : 516 m). Sur toute la lisière, ils avaient dû camoufler leurs chars et leurs camions car il y avait de nombreuses trouées en bordure du bois sur au moins cinq cents mètres. Un de leurs camions n'avait sans doute pas voulu démarrer et avait été abandonné sur place ; il a été pillé et j'avais récupéré la pendulette qui se remontait avec une tige qu'il fallait pousser et tourner.

A Aprey où nous étions retournés avec Maman, nous avons retrouvé à peu près la même situation; le vélo de Maman, jantes en bois, avait disparu. La maison était en désordre ; j'ai réparé la clôture de la Qualité qui avait été découpée.

Les Allemands occupaient le village, contrairement à Pierrefontaines. Une Kommandatur s'était installée au château sur la place, le drapeau allemand était hissé chaque jour et les hommes devaient le saluer ; pour ne pas avoir à le faire, ils empruntaient la petite rue.

Les soldats allaient manoeuvrer chaque jour ; on les voyait et entendait marcher au pas et chanter de leurs voix gutturales.

Pour sortir du village, il fallait un *ausweis* (laissez-passer). Je me souviens d'être allé à la Kommandatur avec Maman pour en demander un pour aller à Pierrefontaines.

Un soir, un soldat Allemand est venu à la maison, en passant par le jardin de derrière, apportant une grosse gamelle de riz chaud prêt à être mangé, il venait sans doute du château ; nous étions à table; silence général. Maman a refusé, le soldat a insisté pour nous en donner mais il n'est jamais revenu.

Heureusement cette occupation n'a pas duré très longtemps et nous avons retrouvé une vie plus calme. Le mât qui supportait le drapeau a aussitôt été scié à la base.

Nous n'avions pas de nouvelles de Papa, les autres mobilisés étaient dans le même cas. Un jour mon oncle Robert est venu rapporter l'alliance de Papa, il l'avait perdue l'été précédent peu avant la mobilisation, en aidant son frère à battre à la mécanique. En déchargeant du fumier dans un champ, l'oncle

Robert a vu briller quelque chose, c'était l'alliance qui s'était trouvée perdue dans la paille au cours du battage et avait suivi le cycle normal de cette paille. «*C'est un bon présage*» a-t-il dit à Maman. En effet quelques jours plus tard, nous avons reçu une première lettre de papa qui nous annonçait être prisonnier en Allemagne. D'autres prisonniers ont donné de leurs nouvelles petit à petit. Ils furent onze à Aprey dont Eugène Poinot, Maurice Chaudouet, Maurice Delanne, Emile Petitdrenge, les frères Hudelet de Vilhaut...

Je ne parlerai pas de ces années de prisonnier de Papa, vous pourrez en avoir un aperçu en lisant les lettres et cartes qu'il nous a envoyées pendant près de cinq ans et que j'ai conservées, à l'abri dans un carton. Vous pourrez aussi lire le livre de Roger Bruge *Offensive sur le Rhin* dans lequel Papa est cité plusieurs fois.

Des prisonniers Français travaillaient chez les cultivateurs à Aprey, ils devaient être une douzaine que les Allemands, incapables de les nourrir et de les gérer, avaient disséminés dans les villages. Chaque soir, ils devaient rentrer dans une maison où ils dormaient, ils étaient surveillés... de loin. Quand les camps ont été installés, les Allemands les ont récupérés pour les conduire en Allemagne. Avertis la veille (par qui et comment ?), la moitié de ceux qui étaient à Aprey se sont évadés. Je ne sais pas si plus tard ils ont donné de leurs nouvelles.

Mon parrain avait échappé à l'étau de l'armée allemande et il s'est retrouvé en Dordogne. Je regrette aujourd'hui de ne pas savoir où exactement, c'est là qu'il a été démobilisé et qu'il a pu rentrer à Pierrefontaines quelques semaines plus tard. En Dordogne dans la ferme où il avait atterri en attendant sa libération, il a mis en marche une moissonneuse-lieuse qui n'avait pas encore fonctionné et que personne ne savait faire marcher, elle était tirée par des vaches.

Au cours de l'occupation, sauf un peu au collège, nous n'avons pas vraiment souffert de la faim au contraire des citadins qui selon leurs moyens venaient se ravitailler à la

campagne. Tout était rationné et faisait l'objet de tickets de ravitaillement à l'intérieur d'une carte (semblable aux cartes d'électeur). J'en ai conservé une délivrée en 1946 par Papa qui était secrétaire de mairie, à l'intérieur figurent des coupons non utilisés.

En plus des restrictions, il fallait approvisionner les Allemands qui procédaient à des réquisitions, de bovins en particulier ; ils en imposaient un certain nombre par commune. Ces bêtes étaient embarquées à la gare d'Aprey où il fallait les conduire, dans des wagons à bestiaux ; c'était toujours un crève-coeur d'avoir à se séparer d'une vache dans ces conditions ; aussi, les cultivateurs choisissaient-ils les moins bonnes pour ces réquisitions faiblement payées.

En raison de la pénurie de café, de savon, de sucre et d'autres, il fallait se débrouiller. Chacun avait sa recette ; les femmes fabriquaient du savon avec de la graisse de boeuf et autres ingrédients. Nous les enfants, étions proposés à la torréfaction du café ; en fait de café, il s'agissait de faire griller de l'orge dans des petits grilloirs que les familles avaient ressortis ; on se les prêtait. C'étaient des petits cylindres horizontaux que l'on faisait tourner à la main au-dessus d'un feu de bois aménagé dans un foyer aménagé en dessous ; on introduisait l'orge par une ouverture à glissière. Il ne fallait pas trop chauffer et tourner régulièrement sous peine de voir l'orge noircir et prendre feu. C'est ce qui m'est arrivé un dimanche matin, j'ai voulu souffler pour éteindre l'incendie, un retour de flammes m'a grillé les cils, sourcils et quelques cheveux. Mélangée au café, cette orge l'économisait et allongeait la sauce.

Pendant ces années d'occupation, certains faits de guerre se sont produits. Il y eut **la résistance** visible à partir de 1944 dont un **maquis** s'était constitué à Auberive. Les jeunes gens le rejoignaient, souvent en passant à travers champs. Un jour où je labourais à la *Comme Bataille* quelques-uns sont passés vers moi venant de Langres, parmi eux il y avait un ancien du collège.

En septembre 1943, la poudrière de Langres a sauté. Une nuit à Aprey nous avons

entendu plusieurs bruits sourds ; dans la chambre où je dormais avec Yves une porte vitrée permettant de rejoindre l'école ou le grenier sans passer dehors, a vibré plusieurs fois. Maman qui dormait à côté avec Mauricette a demandé cc que nous faisions ; rien bien entendu. Le lendemain, nous avons appris que la poudrière, dépôt de munitions occupée par les Allemands, avait sauté. Il n'y avait plus une seule vitre aux fenêtres de la ville et certaines maisons avaient été endommagées. Heureusement, l'explosion s'était effectuée en plusieurs fois, sinon...

Nous avons su que c'était un exploit de la résistance dirigée par le capitaine Henry des pompiers de Langres (le père du peintre Michel Henry qui était au collège avec moi). Les pompiers avaient insisté, paraît-il, pour visiter cette poudrière prétextant des mesures à prendre pour une protection éventuelle. Cette (ou ces) visite(s) leur avaient permis de mettre en place le dispositif de mise à feu.

Les trous géants ont été longtemps visibles du haut des remparts à l'endroit où se sont installées, plus tard, des usines dont Plastic Omnium. Les dégâts causés aux bâtiments du collège n'ont pas permis une rentrée normale et seules les classes de premières et terminales ont pu réintégrer l'établissement. J'étais en troisième et nous avions cours deux jours par semaine seulement dans une salle au-dessus d'une droguerie dans la rue Diderot. Les autres classes avaient trouvé refuge ailleurs. Cette situation s'est prolongée tout le premier trimestre. Je n'étais donc pas interne et les jours de classe j'emportais mon repas de midi que je mangeais au Café du Jardin. Malgré quelques soldats tués dans l'explosion, les Allemands n'ont fait aucune représailles, croyant à une cause accidentelle... et le secret fut bien gardé.

Un dimanche soir alors que je regagnais le collège à vélo par un froid assez vif, j'ai été arrêté à la première porte de Langres avant les casernes par une sentinelle ; ce soldat armé voulait surtout parler. Je me souviens lui avoir dit : «*Es ist kalt !* » «*Kalt Fuss !* » m'a-t-il répondu car il avait froid aux pieds.

Au collège, nous avions souvent des alertes surtout à la fin de la guerre. A l'appel des sirènes, il fallait quitter les classes et s'abriter dans les caves à des endroits prévus pour chaque classe, les cours en étaient d'autant perturbés.

Il n'y a jamais eu de bombardement à Langres ni d'alertes de nuit, nous entendions les vagues d'avions alliés passer puis revenir de leurs raids contre les installations en France ou en Allemagne. Un de ces avions, sans doute endommagé, s'était écrasé dans la forêt d'Auberive non loin du parc d'animaux sauvages d'aujourd'hui ; c'était devenu un lieu de promenade curieuse ; l'un des moteurs était à cent mètres du point de chute.

La gare de Chaumont et le dépôt de Chalindrey ont été bombardés et ont subi des dégâts. Nous, les collégiens de Langres, étions réquisitionnés pour aider au déblaiement à Chaumont où des maisons d'habitation avaient été touchées.

Un jour à Aprey un petit groupe de résistants originaires du coin et conduits par M. Ottiger, faisaient un peu les fiers-à-bras en passant et s'étaient arrêtés chez mon oncle Raymond. Les enfants, moi y compris, ce devait être pendant les vacances, sont accourus. Tout à coup, un bruit de moteur s'est fait entendre «*Si c'est des Boches, vous allez voir !* » a dit l'un d'eux et aussitôt ils se sont mis en position avec leurs armes aux angles des murs.

Heureusement c'était un avion sinon que serait-il arrivé ? Et nous étions parfaitement inconscients !

Peu avant la Libération nous avons assisté, de loin, au cours de la retraite des Allemands, à une attaque aérienne dans la côte de Cherrey entre Longeau et Bourg, de l'aviation alliée contre les troupes allemandes. Nous voyions très bien et nous entendions depuis Pierrefontaines les avions tourner, piquer et mitrailler. Il y a eu des dégâts et des camions incendiés ou détruits sont restés sur place longtemps après.

Un après-midi alors que nous étions en moisson sur le chemin de la gare et que j'étais

moi-même occupé à faire une voiture de gerbes de blé (les ranger), nous avons vu un énorme panache de fumée noire s'élever à l'horizon vers le sud-est. Nous avons su quelques jours plus tard qu'un train allemand avait été attaqué par des résistants près de Prauthoy, en face de la ferme de Suxy, là où précisément en revenant de jouer au foot nous courions devant l'auto d'Escudé. Il paraît que c'était le régiment de S.S. qui avait sévi à Oradour. Tous les hommes de la ferme ont été fusillés, ceux qui accouraient de Prauthoy également, la ferme a été incendiée ; c'était début août 1944. Un monument érigé face à la ferme reconstruite au bord de la route, rappelle cette tragédie qui est commémorée chaque année.

Et il y eut la libération en septembre 1944. Les cloches qui sonnaient la fin de la guerre en avril 1945, la minute de silence au collège, le retour à Aprey et la joie retrouvée malgré les privations. Je me souviens que nous, les jeunes gens, avons beaucoup parcouru le village. Maurice Aubertot qui souffrait d'une sciaticque depuis quelques jours avait oublié son mal et le disait.

Les prisonniers Allemands sont venus à leur tour aider les cultivateurs ; d'autres, en équipe, extrayaient la pierre de la carrière des Roches (bien nommées). Chez René Marquet (P'tit Bicot) travaillait un prisonnier qui avait planté le drapeau allemand sur le Mont Elbrouz dans le Caucase au plus fort de l'avance allemande en Russie.

A Pierrefontaines chez mon parrain, il y eut un jeune fanatique de Hitler, Willy, qui ne voulait pas croire à la disparition de celui-ci. Quand Papa a été rentré, il a parlé avec lui et un jour à table à un certain moment Willy a dit : « *Was sagt Hitler dazu ?* » (Qu'en pense Hitler ?).

Ces prisonniers ne sont pas restés aussi longtemps en France que les Français en Allemagne.

Peu après la Libération, les Américains ont installé des dépôts de munitions au long de la route de Langres, à quelques centaines de mètres les uns des autres, en plein champ sans qu'ils soient gardés. Yves et d'autres de ses

copains allaient s'approvisionner en cartouches (pourquoi faire ?). C'est ainsi qu'à l'insu de nos parents un dépôt clandestin s'est constitué dans une soupente du grenier de l'école. J'étais au courant, Yves m'avait montré des caissettes de bandes de mitrailleuses et de cartouches en vrac. Ce dépôt n'a été découvert par Papa qu'en 1959 quand il a pris sa retraite et qu'il a fallu déménager de l'école. Ces munitions ont été conduites à la gendarmerie de Longeau. Que serait-il arrivé en cas d'incendie ou d'accident ?

Au cours de l'hiver 1944/1945, j'ai eu l'occasion d'aller à bicyclette de Langres à Longeau, je ne sais plus pour quoi faire. Sur le plateau entre Saint-Geosmes et Langres, il y avait beaucoup de neige et les Américains dotés de puissants moyens la débayaient pour faire passer leurs convois. Je vois encore un grand diable de noir pilotant un énorme bulldozer ; c'était la première fois que je voyais un engin pareil.

Au retour des prisonniers nous allions, les collégiens les plus âgés, par équipe, les accueillir en gare de Langres, souvent le matin de bonne heure, pour distribuer des repas et des boissons et aider la Croix-Rouge et les autres bénévoles. C'est ainsi que Claude Baillet a retrouvé un matin, descendant du train, son oncle de Chameroy.

Je me souviens aussi d'un prisonnier, originaire de Breuvannes, qui a dit en apprenant le secours financier insignifiant qu'il allait percevoir : « *Avec ça, j'ai plus qu'à m'acheter un revolver !* »

Certains prisonniers, en rentrant, constataient ou pensaient que leur vie était brisée ; beaucoup se sentaient humiliés d'avoir été faits prisonniers et ils rentraient au pays étrangers à tout ce qui s'y était passé en leur absence. En avril 1945, Papa est rentré, le premier parmi les prisonniers d'Aprey. Il avait été rapatrié depuis l'est de l'Allemagne par avion grâce à la présence dans le même camp d'un neveu de Churchill le premier ministre britannique.

A son arrivée à Aprey, mon grand-père était accouru avec mon parrain. Papa pesait 47

kg pour une taille comme la mienne à peu près, il avait souffert de la faim au cours des derniers mois. Il nous a reconnus grâce aux quelques photos que Maman avait pu lui envoyer : les voisins, les amis, ses anciens élèves sont venus le voir.

Je sais qu'il a eu du mal à retrouver une vie normale. Le village, sans avoir changé vraiment, avait tout de même subi des transformations humaines. Beaucoup d'habitants étaient morts dont son père, mon grand-père Justin, qu'il n'a pas revu, les enfants y compris les siens avaient grandi ; il ne retrouvait pas la vie qu'il avait quittée. Heureusement, il retrouva son école, son secrétariat de mairie et avec les autres prisonniers il pouvait parler de ce qu'ils avaient vécu.

Avec nous, sauf peut-être avec Yves qui l'avait reconduit sur les lieux où il avait combattu, il en a très peu parlé ; peut-être aussi parce que je ne le lui ai jamais demandé. Ce fut certainement une erreur de ma part.

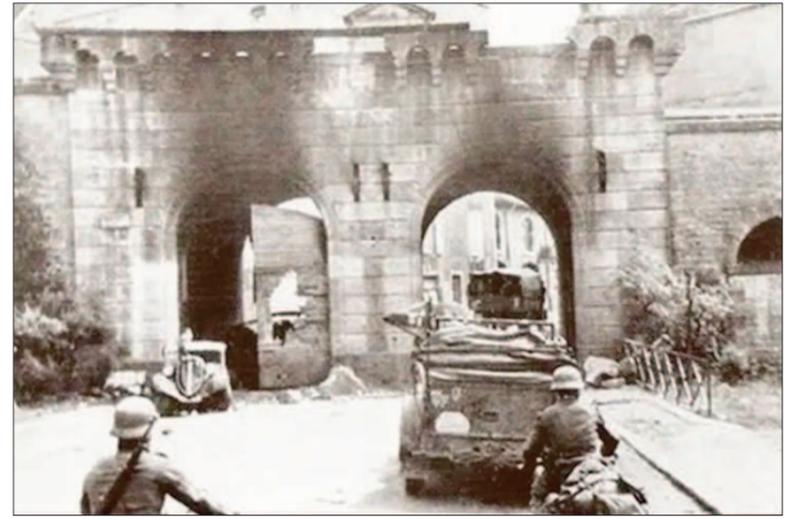
La naissance de Michel l'année suivant son retour lui a apporté du bonheur, mais il était trop tard. Pendant son absence, Maman avait été obligée de prendre des initiatives et des décisions et son autorité naturelle s'en était accrue.

Papa a continué d'aller à la chasse pendant quelques années, de faire ses jardins, de couper du bois, d'élever ses lapins, mais il n'a pas retrouvé son entrain. Peu à peu, il est devenu aigri, méfiant ; le ressort était cassé.

Il a pris sa retraite à 55 ans, refusant comme le lui conseillait Maman de faire une ou deux années de plus comme il aurait pu y prétendre.

Je n'en dirai pas plus ; c'était mon père. Au fond de moi-même j'ai envers lui une dette dont je ne m'acquitterai jamais.

Je voudrais cependant terminer sur une note plus optimiste et relater un fait survenu au cours de l'hiver 1945/1946. Michel n'était pas encore né : le feu dans la cheminée de la cuisine de notre logement de l'école. C'était un soir, juste avant de souper ; un cochon avait dû être tué quelque part car nous allions manger des grillades de porc ; celles-ci grillaient dans la poêle sur la



Libération de Langres le 13 août 1944

cuisinière et Papa dit : « *Nous allons manger les grillades agréablement.* » Aussitôt, on entend un ronflement dans la cheminée et sortant dans le jardin, Papa aperçoit de la fumée noire caractéristique s'échappant de celle-ci.

Les pompiers sont appelés, non par téléphone, mais en courant les chercher et par le bouche à oreille. Le matériel était très simple : une grosse chaîne en fer que l'on passait dans la cheminée pour faire tomber les suies incandescentes ; la technique était rodée depuis longtemps et avait fait ses preuves peu de temps auparavant chez l'oncle Robert.

Parmi les nombreux volontaires accourus, je me souviens d'Eugène, de Maurice Chaudouet (Fricot) qui était sur le toit et faisait descendre la chaîne dans la cheminée (la cuisinière était branchée sur la cheminée), et surtout du père Guyet, Auguste, le maréchal, assis au pied de la cheminée sur la chaise basse que Maman utilisait pour coudre ou tricoter, qui, stoïque, mégot au coin des lèvres, prenait les anneaux de la chaîne avec des pincettes pour les plonger dans un seau d'eau où elle refroidissait. La chaîne a

été passée plusieurs fois, c'était un truc très efficace il empêchait la cheminée d'exploser et la suie en brûlant la nettoyait.

J'étais monté, à tout hasard, au grenier avec un seau d'eau car il y avait un plancher et même le foin pour les lapins. En versant un peu d'eau contre la cheminée, j'ai perçu un chuintement comme lorsqu'on verse de l'eau sur des braises et ceci à plusieurs reprises. Je suis redescendu et je l'ai dit ; les hommes s'étaient aperçu que de la fumée s'échappait encore alors que tout paraissait éteint. Un trou a été percé au niveau du plafond de la cuisine et on a constaté qu'une poutre en bois traversant la cheminée se consumait lentement. Eugène est allé chercher son pulvérisateur à dos et a réussi à éteindre ce deuxième feu.

Les réparations ont été effectuées par Louis Séjournant le plâtrier-peintre.

Les grillades ont été mangées avec du retard et moins agréablement que prévu car il a fallu payer à boire à tous les sauveteurs et entendre les commentaires de chacun.

Suite au prochain numéro



Aprey : le monument aux morts accolé à la façade de l'église.

Festival Tinta'mars

Spectacles à voir, à vivre, à rêver !

Du 12 au 30 mars 2024
À Langres
et en Pays de Langres

Tinta'mars vous donne rendez-vous le mardi 12 mars pour ouvrir la 36^{ème} édition de son Festival et découvrir **Climax de la Compagnie Zygomatic**. Avec ce spectacle musical et burlesque, Tinta'mars souhaite débiter ces trois semaines de festival en transmettant une note d'espoir à tous ses spectateurs. Ils pourront profiter comme chaque année d'un tinta'bar, lieu de convivialité, d'échanges et de dégustation de produits locaux.

Cette année encore, Tinta'mars s'efforce d'offrir aux plus petits comme aux plus grands une bulle de rêves et d'émerveillement le temps d'un spectacle. Théâtre, théâtre d'objets, humour, marionnettes, cirque, ou encore danse, seront l'occasion de ressentir, de rire, de se questionner et de se rassembler autour de propositions artistiques originales et de qualité.

Retrouvez toute la programmation sur www.tintamars.com et lors de la soirée *En attendant Tinta'* le 27 janvier 2024.
Billetterie web : www.tintamars.com

Contacts : association.tintamars@gmail.com
// 07 89 44 08 43

• **En ouverture** : Climax – Cie Zygomatic



• **Des spectacles en village** :

- Silences amusants d'un couple en blanc - Cie Sivouplait
- Scapin - Hervé Devolder
- Hansel et Gretel - Collectif Ubique
- Josette et Mustapha - Cie La Cour Singulière

• **TINTA'BAR** : Le Champ de Bataille - Cie Théâtre de Poche de Bruxelles

• **Des spectacles pour le jeune public** :

- Les pieds dans l'eau - Groupe maritime théâtre
- Le Petit Bonnet rouge - Cie Le Rocher des Doms
- L'eau douce - Cie Pernette
- Les Pas pareils - Cie L'Indocile
- Frankenstein - Cie Les Karyatides
- La promenade de Flaubert - Cie La générale des mômes
- Mademoiselle Gazole - Cie Ito Ita
- Les Aventures de Peddy Bottom - Cie Najico et Cie Gingolph Gateau

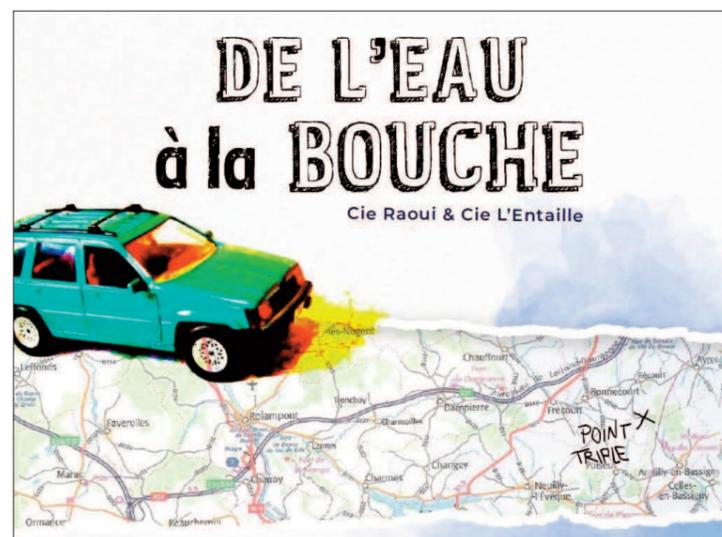
• **En clôture** : Éternels idiots - Cie El Nucleo

De l'eau à la bouche

de Morgane Audoin [Cie Raoui]
et Laëtitia Madancos [Cie L' Entaille]
Samedi 27 janvier à 17h30 puis à 21h
Langres - salle Jean Favre

Un point en Haute-Marne : le Point Triple.
Deux lignes de partage des eaux s'y croisent, le destin d'une goutte de pluie s'y joue à quelques mètres. Elles sont deux, elles viennent d'ailleurs, un ailleurs proche et lointain. Dans une même aventure, elles vont chercher le goût de l'eau d'ici. L'eau comme métaphore des "Gens du Point" : celles et ceux qui vivent autour du Point Triple. Elles partent pour capter les eaux qui circulent autour de ce Point Triple. Celles de surface, mais aussi les eaux souterraines. Leur dessein : savoir " Qui vit ici ". Dans ces campagnes que l'on dit "en déclin". Elles traversent les villages, s'arrêtent avec leur cabine d'observation du Point Triple, devenue cabine de conversation. Des arrêts pour raconter leur quête. Des arrêts pour rencontrer les vivant.es qui peuplent la Haute-Marne.

En 2024, elles reviennent avec un spectacle qui prend sa source dans les paroles saisies dans cette cabine, et elles parlent d'ici.



Dans De l'eau à la bouche, elles parlent de leur découverte de ce Point Triple, des Gens du Point, de leur traversée avec la cabine à l'été 2023, et au travers de tout ça, un peu d'elles aussi. Elles disent, elles racontent avec incandescence et en adresse directe, les yeux dans yeux, puisque c'est comme cela qu'on se rencontre.

Réservation : 07.89.44.08.43 ou tintamars.com

2 autres lieux et dates pour voir ce spectacle :

à Sarrey - Centre Culturel Les Eyrottes - samedi 17 février - 20h30
à Varenne /Amance - salle Arland - dimanche 18 février - 16h
Informations et réservations au 03.25.32.52.80

Le prochain numéro,
N°146 de Vivre Ici
sortira début avril 2024
Envoyez textes, articles,
photos, dessins,
avant le 12 mars 2024



Retrouvez
l'association La Montagne



à Jocelyne PAGANI,
6 place Adrien Guillaume
PRANGÉY
52190
VILLEGUSIEN-LE-LAC
journal.vivre-ici@wanadoo.fr

Abonnement, bon commande et adhésion

Je soussigné(e).....
N°.....Rue.....
Code Postal..... Commune.....

* **Souscris un abonnement à Vivre Ici LE JOURNAL DE LA MONTAGNE**

- d'un an (4 n°s au prix de 10 €)
- ou 6 n°s au prix de 15 € du N°145 au N°150

* **Abonne M.Mme (nom prénom)..... adresse.....**

* **Commande un ouvrage de la collection "Pierres et Terroir" (15 € + frais de port environ 7 €)**

Titre :

* **adhère à l'association La Montagne**

- individuel et famille 12 €
- association 25 €
- commune 40 €

Paiement à l'ordre de : Association La Montagne *Bulletin à adresser à*

La Montagne chez Jocelyne Pagani - 6 place Adrien Guillaume PRANGÉY 52190 VILLEGUSIEN LE LAC

Vivre Ici

Le journal de La Montagne

journal trimestriel

association La Montagne
bât périscolaire, 8 rue de Lorraine
52250 LONGEAU-PERCEY

Directeur de publication

Guy DURANTET

Secrétaire de rédaction

Jocelyne PAGANI

Abonnement annuel : 10 €

Le numéro : 2,50 €

N°CPPAP : 1126 G 89136

Imprimeries de Champagne

52200 LANGRES